

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple. | | |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un An, \$3.00 - - - - - Six Mois, \$1.50
Quatre Mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

5ÈME ANNEE, No 258. — SAMEDI, 13 AVRIL 1889

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.
BUREAUX, 40 PLACE JACQUES CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - - 5 cents
Tarif special pour annonces à long terme



M. DÉROULÈDE

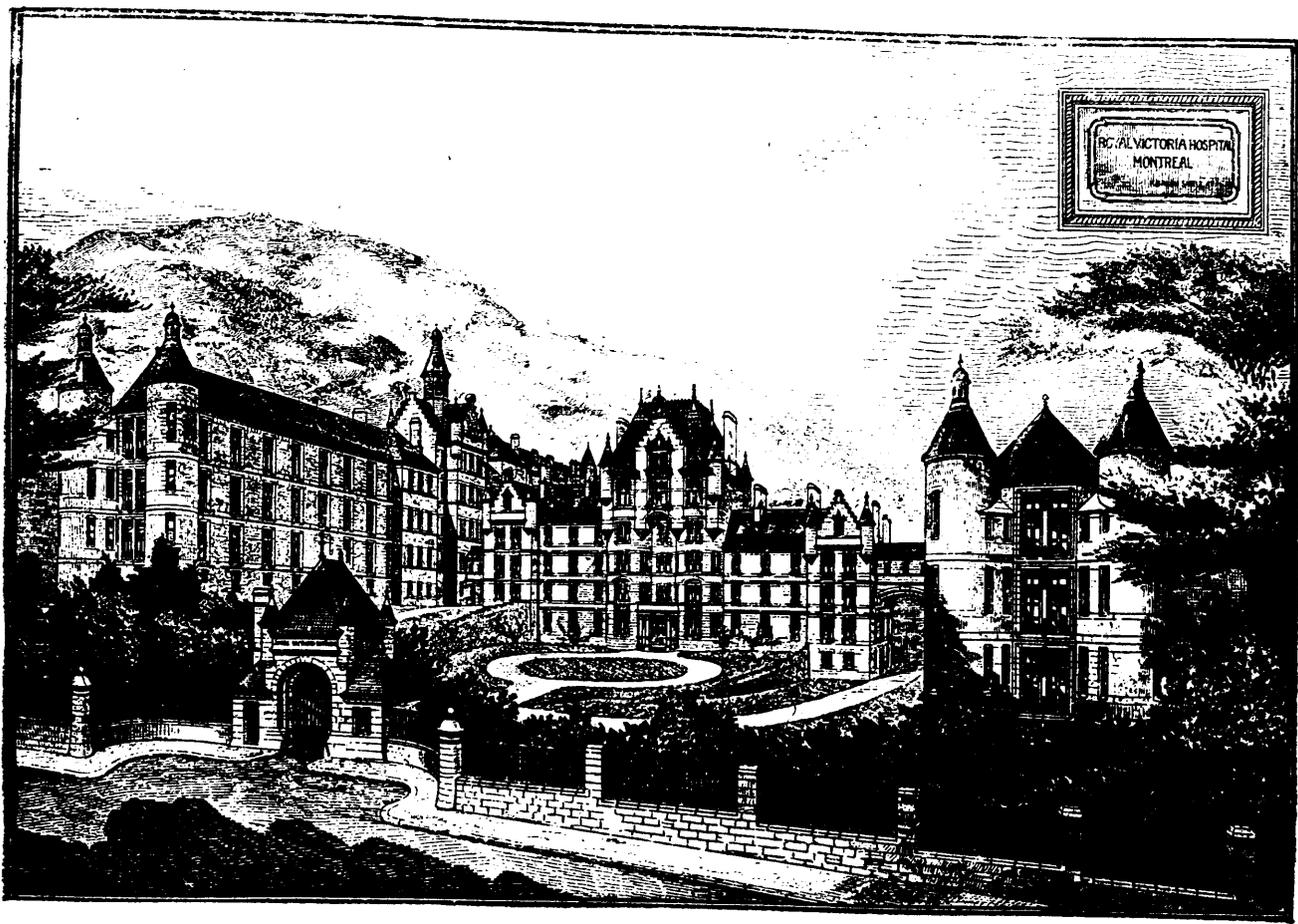


M. RICHARD



M. LAGUERRE

L'AFFAIRE DE LA LIGUE DES PATRIOTES



MONTRÉAL. — L'HOPITAL ROYAL VICTORIA : VUE DE L'ÉDIFICE PROJETÉ

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 13 AVRIL 1889

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Ledieu. — A M. Emile Zola, par Gaston P. Labat. — Rouge et bleu, par Ed. Aubé. — L'affaire de la Ligue des Patriotes. — Poésie : Sœur Simplice (avec gravure), par Emile Grimaud. — A huis-clos, par Hermance. — Hier et aujourd'hui, par Ernestine. — Le fermier et l'avocat, par Alphonse Guérette. — Le billard, coup de Vignaux (avec dessin). — Primes du mois de mars : Liste des numéros gagnants. — Choses et autres. — Variétés. — Récrations de la famille. — Feuilleton : Sans Mère (suite).

GRAVURES : Portraits des chefs de la Ligue des Patriotes : M. Déroulé, M. Richard, M. Laguerre. — Montréal : L'hôpital Royal Victoria, vue de l'édifice projeté. — Beaux-Arts : Jeanne d'Arc entendant ses voix. — Sœur Simplice se dévouant pour sauver des enfants des morsures d'un chien enragé. — Gravure du feuilleton.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
86 Primes, à \$1	86
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.



* * Au moment où j'écris, deux hommes occupent exclusivement l'attention publique : Morisson et Boulanger.

Boulanger et Morisson sont accusés de grandes fautes.

Morisson a deux crimes sur la conscience : il a mis le feu à sa maison et a tué un huissier, Jack Warren, chargé de l'arrêter.

Boulanger est accusé de vouloir tuer le gouvernement français.

Tous deux sont en fuite.

* * Aussitôt après avoir assassiné son homme, Morisson s'est jeté dans le bois, tout comme un Corse gagne les mâquis après avoir satisfait une vendetta.

Le pays qu'il habite, dans les cantons de l'Est, est admirablement disposé pour cacher un *outlaw*, et on peut y défier longtemps les recherches de la police.

Des bois immenses, des sentiers détournés, des montagnes, des cours d'eau, peu d'habitations, des refuges connus de quelques habitants seulement, et surtout une population toute particulière composée d'Écossais, ne parlant ni anglais ni français, mais à peu près exclusivement le gaélique, c'est assez pour rendre presque impossible les poursuites de la justice.

La presse a désigné Morisson tour à tour sous le nom de *cow-boy* et de *Rob Roy*, et ces deux expressions sont aussi fausses l'une que l'autre.

Le fugitif n'a jamais été *cow-boy*, puisqu'il est tout simplement cultivateur.

Il est encore moins un *Rob Roy*.

* * *Rob Roy* ou *Robert le Rouge*, nous dit Larousse, montagnard écossais, célèbre par ses brigandages, né vers 1660, mort vers 1743. Ruiné par les déprédations du duc de Montrose, il s'as-

social à d'autres montagnards de son clan et dévasta les terres de ce seigneur et d'un grand nombre d'autres. Il se fit tellement redouter que les propriétaires lui payaient le *blaken-mail* (tribut du voleur) pour qu'il épargnât leurs bestiaux. Son nom est resté populaire dans la montagne, et Walter Scott en a fait le héros d'un de ses romans.

Vous voyez que Morisson a bien peu de rapports avec le montagnard légendaire, cependant comme on aime toujours un peu le merveilleux, il n'est pas trop étonnant que ses amis lui aient fait une réputation qu'il arrivera peut-être à mériter, si M. Bissonnette, le grand connétable, ne lui met pas la main au collet.

On raconte déjà de lui des anecdotes émouvantes que l'on entend redire avec délices, le soir, autour du foyer.

Morisson, d'après les conteurs, est une victime des persécutions d'usuriers et d'avocats avides et c'est le désespoir qui l'a poussé au crime.

L'autre soir, un vieillard arrive à Scotstown et raconte qu'à deux milles du village il a rencontré un jeune et beau gaillard, fatigué, presque épuisé, assis sur le rebord de la route ; il avait le fusil au poing et explorait l'horizon de son regard perçant.

En voyant l'étranger s'approcher, l'inconnu se leva et disparut sous les bois. C'était Morisson !

C'est l'amour qui le retient au pays, disent les autres, sans cela il y a longtemps qu'il aurait traversé la frontière et cherché un refuge aux États-Unis.

Cet amoureux proscrit semble doué d'un don d'ubiquité, on le voit en divers endroits le même jour, glissant sous les érables, sautant un torrent ou debout sur la cime d'une colline, et la silhouette de Fra Diavolo (moi aussi je tombe dans le romanesque) se détache sur l'horizon :

Voyez sur cette roche
Ce brave à l'air fier et hardi ;
Son mousquet est près de lui
C'est son fidèle ami.
Regardez ! il s'approche,
Un plumet rouge à son chapeau.
Et couvert de son manteau
De velours le plus beau
Tremblez !
Au sein de la tempête,
Au loin l'écho répète :
Diavolo ! Diavolo ! Diavolo !

S'il menace la tête
De l'ennemi qui se défend,
Pour les belles on prétend
Qu'il est tendre et galant.
Plus d'une qu'il arrête,
Témoin la fille de Piédro
Pensive rentre au hameau
Tremblez !
Car, voyant la fillette,
Tout bas chacun répète :
Diavolo ! Diavolo ! Diavolo !

* * Mais les hommes de la police de Montréal, appartiennent à la gent prosaïque par excellence, et se soucient de la poésie et de la ballade de Scribe, comme un poisson d'une pomme. Ils ne pensent qu'à une chose :

Défendre les champs et la ville
Du vol et de l'iniquité.

Il leur faut leur homme et, dussent toutes les belles filles du pays en pleurer un grand mois, ils l'empoigneront et le mettront à l'ombre.

Mais les commentaires n'en vont pas moins leur train et nombre de personnes ne cachent pas leurs sympathies pour l'assassin.

— En fin de compte, s'écriait l'un d'eux, il n'a tué qu'un huissier !

— Ce n'était pas grand chose, que ce Warren, dit l'autre jour un grand journal de Montréal, il vivait... séparé de sa femme ! ! !

Saperlipopette ! est-ce que ce monsieur Morisson a pour mission de tuer les gens qui vivent séparés de leur femme ? Il aura de l'ouvrage, alors !

Les Anglais, gens pratiques par excellence, exploitent l'événement à leur manière, ils parient sur Morisson, comme ils le feront dans quelques mois pour un cheval quand on courra le Derby :

L'arrêtera... l'arrêtera pas... disent les Canadiens qui trouvent toujours matière à rire dans tout ce qui se passe autour d'eux.

Et Morisson pêche peut-être tout tranquillement à la ligne, pendant que j'écris, et que la police est à ses trousses.

* * Boulanger, lui, pêche en eau trouble, tout en ayant la prétention d'éclaircir les choses en France.

A propos de ce singulier général sans commandement, je crois devoir faire remarquer aux lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ que je suis le seul journaliste de la province de Québec qui n'ait jamais varié d'opinion à son sujet, et qui, dès le début de son étrange campagne, je l'ai jugé comme nombre de mes confrères commencent à le faire aujourd'hui.

On l'appelle saltimbanque, et j'ai dit, il y a un an déjà, que je ne voyais en lui qu'un soldat discipliné, un citoyen peu scrupuleux et un homme politique nul.

Je suis relativement satisfait de ne pas m'être trompé, mais j'aurais préféré, dans l'intérêt de la France, être dans l'erreur, les événements m'ont malheureusement donné raison.

Après avoir fait bien du tapage, exilé le duc d'Aumale que le gouvernement français vient de rappeler avec beaucoup de raison, essayé de faire une révolution et d'amener la guerre civile, M. Boulanger, voyant ses amis arrêtés et lui-même menacé de l'être bientôt s'est dit : "Voilà le moment de nous montrer, cachons-nous."

Non qu'il soit lâche, ce mot là n'a pas de sens en France, mais parce qu'il appartient à cette catégorie d'hommes qui ont peur d'un tribunal parce qu'il n'ont pas de convictions sérieuses.

Voilà donc le général Boulanger à Bruxelles en compagnie de Rochefort, l'illustre communard pamphlétaire ; de Naquet, le fameux champion du divorce ; du comte Dillon, le bonapartiste renforcé ; de Louise Michel, la pétroleuse, et de quelques braves gens, malheureusement égarés et aveuglés.

Il vient de s'amuser à lancer un petit manifeste dans lequel il dit carrément qu'il vise à la présidence, tout comme on voit tous les six mois, le comte de Paris, le prince Jérôme et le prince Victor réclamer le trône de France comme leur propriété légitime.

Cela devient amusant et bientôt on chantera : *En rev'nant de Bruxelles* au lieu de la fameuse chanson boulangiste qui a fait le tour de la France et de Montréal, car tout finit par des chansons au bon pays du vin clair et, à moins qu'on ne s'envoie des coups de fusil.

* * On prête aussi au gén. Boulanger l'intention de se rendre bientôt en Angleterre où il se croirait plus en sûreté. C'est possible, mais il ne gagnera pas au change sous le rapport des plaisirs, car il faut être Iroquois ou conspirateur pour ne pas préférer Bruxelles à Londres.

La charmante capitale du roi Léopold II est un petit Paris, moins Sarah Bernhard et les espions allemands ; on y vit à bon marché et on y boit d'excellente bière, savez-vous ?

Le Belge aime la bière comme le Français aime le vin et, en quelque endroit qu'ils émigrent, le premier conserve toujours le goût du houblon, comme le dernier se souvient du parfum du raisin ; souvent même ils aiment les deux.

C'est cette communion de goûts ainsi que celle de la langue et des idées qui les rapproche en pays étranger et qui fait qu'ils se considèrent comme compatriotes. Et ceci m'amène à parler d'un fait récent qui m'a très étonné.

Je viens en effet d'apprendre qu'une société de Montréal, la *Gaieté Française*, a été condamnée à l'amende pour avoir vendu des boissons enivrantes sans licence, et voici la cause de mon étonnement :

"La Gaieté française" a été fondée il y a quelques années par un groupe de Français, Belges, Suisses, Italiens et Espagnols, parlant tous la langue de Victor Hugo et elle forme ainsi, une très curieuse union des peuples de race latine.

La formation de cette société a été basée sur le raisonnement suivant :

"Ayons un centre où nous pourrions nous réunir, nous amuser convenablement à peu de frais et causer des vieux pays que nous avons quittés mais qui nous sont toujours chers."

C'est alors que l'on loua un local, vaste et très convenable, ma foi, où l'on installa une petite scène où l'on joue parfois des comédies ou des opérettes et que l'on plaça dans la salle des tables autour desquelles les familles viennent s'asseoir tout en devisant de choses et d'autres.

J'ai dit : "les familles," car c'est encore un

des particularités remarquables de ce club, que le mari y vient avec sa femme et ses enfants, de temps en temps, après une semaine de rude labeur, se reposer et s'amuser de la manière la plus innocente du monde.

Cependant comme rien n'altère comme de causer, on décida aussi de se procurer de la bière et du vin, — pas de boissons fortes, — que les membres du club achètent de leur argent et qu'ils consomment au prix coutant, c'est à dire sans aucun esprit de lucre ou de bénéfice, et on peut s'en convaincre en sachant qu'un verre de bière ou de vin revenait à deux centins.

Si j'entre dans ces détails c'est pour bien faire comprendre que le but de cette société est des plus honnête et que les résultats obtenus sont excellents.

Le mari ne va pas à l'auberge, il vient à la société, au club, si vous voulez l'appeler ainsi, avec sa femme, il dépense peu et ne se grise pas, croyez le bien, car quand la ménagère est là elle surveille et le porte monnaie et son seigneur et maître.

Cela fait si peu l'affaire des ivrognes que l'on n'en compte pas un dans toute la société, ce qui prouve clairement que tout en buvant du vin et de la bière, on fait mieux la guerre à l'ivrognerie que toutes les sociétés de tempérance du monde.

La société prospérait donc et tout allait pour le mieux dans le meilleur des clubs, quand une dénonciation fut faite à l'inspecteur du revenu, et le procès eut lieu avec le résultat que vous savez.

Moralement, la société avait raison, légalement elle a eu tort; et si j'avais été Recorder, tout en déclarant la culpabilité, j'aurais suspendu la sentence jusqu'à la veille du jugement dernier.

Mais je ne suis pas Recorder !

* * Ce que la Législature a en vue n'est pas tant d'empêcher la vente d'une chose que de réprimer les abus de cette chose, et si l'on s'en tient trop à la lettre de la loi, on risque de faire plus de mal que de bien.

Ce que l'on veut, c'est surtout moraliser le peuple, et tout moyen tendant vers ce but doit être encouragé, ceci est un axiôme qu'il ne faut jamais oublier.

En deça et au-delà, on est dans l'erreur.

Jusqu'à preuve du contraire, je crois sincèrement que les sociétés du genre de la Gaité Française sont bonnes comme but et comme résultat. J'ai eu l'honneur de faire partie de ce club, mais ce n'est pas par esprit de corps que je parle ainsi, car je puis affirmer que jamais je n'y ai vu se passer quoique ce soit d'inconvenant, au contraire.

J'aime tout ce qui se fait au grand jour, à la lumière, devant tout le monde et c'est pourquoi en voyant ces réunions dans une grande salle où chacun peut regarder son voisin, j'y ai reconnu une garantie de moralité.

En peut-on dire autant de ces établissements où les petits coins peuvent cacher de grandes fautes ?

Et puis, cette question de vente de boissons faibles n'est-elle pas un progrès, je dirai plus, un exemple à suivre, car il y a là le combat contre l'ivresse, et c'est une sorte de pique-nique dans lequel chacun paie sa quote part.

Ce n'est donc pas au nom d'une société que je proteste contre les poursuites dont j'ai parlé, car je vois la chose à un point de vue plus élevé, et c'est pourquoi je prends la liberté et j'ai le droit d'en parler.

Messieurs les employés du revenu, quand un ivrogne ira déposer une plainte contre la Gaité française, mettez-le à la porte, vous ferez acte d'honnêtes gens.

Jules Claretie

On n'est pas nécessairement une grande nation parce qu'on est l'effroi du monde.—JULES CLARETIE.

Ne donnez point inconsidérément votre vote; car les intérêts que vous confiez sont ceux qui vous touchent de plus près.—CHS-STE-FOIE.

ROUGE ET BLEU

Je demande pardon à mon ami Sulte si, pour une fois, il m'arrive d'exhumer une vieille pièce de vers que j'ai trouvée parmi une liasse de vieux journaux. Je crois avoir raison de compter sur son indulgence, d'autant plus "qu'une fois n'est pas coutume."

En 1857, au moment où les deux partis politiques qui portaient les couleurs ci-dessus désignées, se disputaient avec le plus d'ardeur la direction des affaires du Canada, M. A. R. Duberceau (croyons-nous, le nom étant à demi effacé sur l'original), fit une pièce de vers qui se lit encore assez bien, quoiqu'elle ait trente ans d'existence et que la scène politique se soit notablement modifiée dans l'intervalle.

* *

UN RÊVE IMITÉ

Je rêvais cette nuit, que de mal consumé,
Côte à côte d'un Rouge ou m'avait inhumé;
Mais que, ne pouvant pas souffrir ce voisinage
En qualité de Bleu, je lui tins ce langage:
"Retire-toi, coquin, va pourrir loin d'ici,
Il ne t'appartient pas de m'approcher ainsi,
Tu sens le démocrate à cent lieues à la ronde."
—Silence, répondit-il, on n'est plus dans le monde
Où le Rouge et le Bleu ne pouvaient s'endurer,
Ici faut malgré soi, conservateur rester;
Là-haut, chacun de nous à part faisant marmite,
Il n'en est pas de même au pays qu'on habite.
Le gouvernement veut que le tory pur sang
A côté du clear-grit soit sur le même rang,
Et que le rouge-feu, si bouillant dans le monde,
Près du conservateur repose dans la tombe.
Le Globe et le Courrier, le Pays, l'Avenir,
Auprès de la Patrie, en paix pourront dormir;
Et le National, feuille démocrate,
En tout point du Journal suivi la politique."

ED AUBÉ

A. M. ÉMILE ZOLA

NATURALISTE PAR MONNAIE, VOYAGEANT ACTUELLEMENT SUR UNE LOCOMOTIVE

... Le train, fumant, sifflant et suintant de rougissement sous la vapeur, s'arrêta à la gracieuse et poétique station de Trouillefou...

—Messieurs les voyageurs, en voiture, dit fort poliment un employé.

—Moi, j'enmachine, s'écria un voyageur

Et avant qu'on ait pu l'arrêter, il était monté sur la locomotive, à côté du mécanicien et du chauffeur, lesquels, croyant avoir à faire à un fou, lui dirent aussi fort poliment :

—Monsieur, vous vous trompez de voiture.

—Non, non, s'écria l'intrus, j'enmachine, et il exhiba une feuille lui permettant de monter sur la locomotive.

—Drôle d'original, dit le mécanicien.

—Chut ! fit tout bas le chauffeur, c'est peut être un inspecteur, une mouche.

Et le monsieur enmachiné prit un crayon, du papier et se mit à écrire tout haut. "Done, à Trouillefou, j'enmachine. Après tout, on peut bien dire enmachiner tout comme on dit embarquer, enterrer, enmieller, en...cambromner." Puis il continua, en jetant autour de lui des yeux hagards qui lui sortaient de la tête... "Locomotive, substantif féminin, espèce de machine marchant à quatre pattes, tout comme un homme qui serait dans la même position et qui fumerait son cigare, avec cette différence que le cigare fume des fumées bleues qui augmentent le bleuissement du ciel, tandis que la locomotive fume des fumées noires qui s'en vont noircissant le verdissement de la campagne, le blanchissement des maisons qui regardent, par leurs croisées, passer ce monstre au ronflement de fer."

Après s'être essuyé le front de la tête, le monsieur enmachiné continua :

"Quoique on aille vite comme le vent de la tempête, et quoique je ne puisse rien voir dans cet échappement qui aveugle même ma plume, je continue à écrire et à décrire la nature. Moins on la voit, plus on la comprend. Cependant, quelquefois on peut la sentir, et cela suffit."

Cela revient à dire qu'il y a des gens qui ont

des dons particuliers. A ce moment de ces réflexions philosophiques, l'homme enmachiné sent une chaleur inordinaire, inaccoutumée, qui lui brûle le front.

—C'est le feu sacré ! s'écrie-t-il avec enthousiasme.

—Non, monsieur, lui répond le chauffeur, c'est un flamèchement de flamme sorti du ventre de la machine qui brûle l'appendice chevelu de votre sommet capial.

Il regarda profondément cet homme de la tourbe aux idées vastes, lumineuses et larges, et lui serra la main en lui disant :

—Frère, nous nous comprenons.

Et, prenant de l'autre main son buisson capillaire enflammé, il essaya de l'éteindre. Il se brûla et ça fit une ampoule. Derechef, il prit son dictionnaire.

... "Ampoule (non la sainte Ampoule), mais l'ampoule commune, vésication occasionnée par une brûlure, etc."

Il la perça d'une épingle et en suça le contenu, se disant que tout ce qui vient de la nature doit revenir à la nature.

... "Le train avance toujours, entretenant par sa course vertigineuse l'éclat argenté des rails. Voilà pourquoi les cuisinières, quand elles astiquent leur batterie de cuisine, doivent astiquer vite."

Maintenant, l'homme enmachiné regarde au dehors pour voir ce qui se passe. Par la croisée d'une des voitures, il croit entrevoir une forme lunaire et entendre une explosion. Cela s'explique, les chemins de fer français n'ayant pas de vespasiennes. Tout à coup il s'écrie :

—Arrêtez ! arrêtez ! un homme à la mer... non, sur la voie.

En effet, il avait vu tomber quelque chose.

—Arrêtez donc, hurla-t-il, furieux, en prenant le mécanicien à la gorge ; je vous dis qu'il vient d'être commis un meurtre et qu'on a jeté la victime sur la voie.

Au même instant, la sonnette d'arrêt se fit entendre. Pâle d'une pâleur qui ne se distingue bien que sous la noirceur d'une figure noircie par la fumée, le mécanicien arrêta la vapeur.

Le voyageur enmachiné descendit à la hâte pour porter secours à la victime du dit meurtre et en relater tous les détails au naturel. Un gendarme arrête l'homme enmachiné, et le train repart à toute vitesse.

Ce que l'homme enmachiné avait pris pour un homme jeté à la mer... sur la voie, c'était un sac de guano à destination d'une station devant laquelle le train passait sans s'arrêter.

Or, le guano, lecteurs, est la poudre dentifrice de M. Emile Zola.

Ernest Renan

(A suivre)

L'AFFAIRE DE LA LIGUE DES PATRIOTES

(Voir gravure)

C'est au no 9, de la place de la Bourse (Paris), que M. Paul Déroulède, en quittant le local de la rue Saint-Augustin, avait transporté le siège de la Ligue des Patriotes et le bureau de la rédaction du *Drapeau*.

Les journaux de toute opinion ont parlé longuement des perquisitions judiciaires dont ces bureaux ont été dernièrement le théâtre, et qui, si elles ont laissé le public assez calme, ont amené naturellement dans la presse parisienne une recrudescence de polémiques prononcées de ces derniers temps.

Nous avons voulu, nous, reproduire par la gravure les portraits des principaux chefs de cette association, qui sont : M. Paul Déroulède, président ; M. Pierre Richard, secrétaire-général ; M. Laguerre, délégué général.

La meilleure part d'une belle vie est celle qui se continue dans les souvenirs d'une épouse fidèle.—ERNEST RENAN.



JEANNE D'ARC ENTENDANT SES VOIX, TABLEAU DE M. CHAPU (MUSÉE DU LUXEMBOURG)

SŒUR SIMPLICE

A HIPPOLYTE FLANDRIN

Maître qu'un marbre de Carrare
Fait revivre au mur du saint lieu,
Et qui dois cet honneur si rare
A ton rare culte pour Dieu,

Que ta noble tête se penche :
Vois, au son des psaumes sacrés,
Ce flot qui dans la nef s'épanche,
Remplir tout Saint-Germain des Prés.

Ah ! cette foule, si profonde
Qu'elle va débordant du seuil,
Sans doute honore un grand du monde
Fastueux jusqu'en son cercueil ?

Non, l'humble fille qu'on enterre
Sans éclat, sans solennité,
Fut indigente volontaire :
C'est une Sœur de charité.

Pendant que le saint sacrifice
Pour elle s'offre dans le chœur,
Ecoute comment Sœur Simplice
Vient de révéler son grand cœur.

C'était un jour chaud de septembre,
Un jour d'une exquise douceur.
— De l'air épais de cette chambre
Sortez, sortez un peu, ma Sœur.

Elle obéit à son malade,
Mais, gazonillants et triomphants,
Avec elle en sa promenade
Elle a cinq tout petits enfants ;

Têtes d'anges, fraîches, rieuses,
Comme, en un célèbre tableau,
Sous ses couleurs prestigieuses
En a fait briller Murillo.

Aux derniers de l'aimable bande
Sœur Simplice donne la main,
La demande suit la demande
Sur tout ce qu'on trouve en chemin.

Sans se lasser de les entendre,
Elle se fait enfant comme eux,
Et répond d'une voix très tendre,
Et cela les rends très heureux.



SŒUR SIMPLICE SE DÉVOUANT POUR SAUVER DES ENFANTS DES MORSURES D'UN CHIEN ENRAGÉ

Dans ces âmes pures et neuves
Elle sème ces mots du ciel
Qui germent au jour des épreuves,
Et qui ramènent vers l'autel.

Devisant, jouant, tous atteignent
Un bois qu'on avait pris pour but,
Et dont les feuillages se teignent
Des tons de l'automne au début.

Mais qu'est-ce donc ? La Sœur tressaille
Qu'a-t-elle aperçu tout à coup ?
Bondissant hors d'une broussaille,
Un animal, noir comme un loup.

De quel effroi son cœur palpite !
Le molosse—un chien de berger—
Vers les enfants se précipite,
De rage écumant... Quel danger !

A tes yeux, charitable fille,
Apparait, comme en un miroir,
Ce que le monstre à la famille
Apporte d'affreux désespoir.

Priant Jesus d'aider son âme,
Devant les petits, éperdus,
S'élançe l'héroïque femme,
Face à la bête et bras tendus.

La bête, se ruant sur elle,
Croit facilement la dompter ;
Mais cette main qui semble frêle
Devient de fer pour l'arrêter.

Quoiqu'ils saignent de vingt blessures
Dans la gueule elle tient toujours
Ses bras dévoués aux morsures,
Et crie, appelant du secours.

Des laboureurs l'ont entendue,
Qui du monstre ont enfin raison,
Et, sur un brancard étendue,
Portent la Sœur à la maison.

Un mois elle agonise, calme,
Sans orgueil d'un tel dévouement,
Et meurt...—En sa droite une palme
Va fleurir éternellement...

O maître, ô Flandrin, ce martyre,
Pourquoi ton génie émouvant
N'est-il plus là pour le traduire,
A la gloire du Dieu vivant !

A HUIS-CLOS

Pierre, Jean, Jeanne et Pierrette se marient. Vous savez ça. On entendra leurs bans à Pâques ou à la Trinité.

On en parlait l'autre soir, et il est même bien vrai que beaucoup d'autres rêvent et supputent en ce moment le bonheur doré d'un paradis à deux.

Le marché semble présenter de bons articles. On y court, on s'y précipite, on s'y bouscule pour faire plus vite et mieux que le voisin son incomparable acquisition.

On ne peut guère s'empêcher d'avouer aussi que depuis quelque temps le terrain a été fertile aux coureurs de dot, et on a vu ces derniers faire merveille, prodige et sottise pour arriver sûrement au sac d'écus, objet de leur sourde convoitise.

Chacun son opinion, ses préjugés, je vous avoue les miens : si le malheur m'eût fait riche, je ne me serais jamais mariée . . .

Franchement, ces héritières, causes de véritables courses au clocher, ces pauvres héritières, je les plains !

Elles ont dix-neuf chances sur vingt d'échouer à un mauvais port, de confier leur barque à un pilote sans frein, d'échanger les milliers de leur père contre un esprit étroit, fougueux, bourré d'idées aux larges envergures.

Dans la plupart des mariages qu'elles contractent, s'il était donné d'apercevoir un instant, sans frac et sans cravate, le jeune homme qui se tient là aux pieds du ministre du Seigneur, le col raide et la moustache en crocs, il y aurait d'énormes surprises pour les spectateurs, curieux affolés du bonheur des épousés, ravis de leur extase et envious de leur situation.

Qu'on dise ce que l'on voudra, je ne crois pas à ces unions où l'amour n'est que d'un côté, où il se donne aveuglément à l'ambition fiévreuse, où la jeune fille, malheureuse victime, doit laisser sur les degrés de l'autel, une large part de ses illusions et beaucoup de ses rêves de tendresses infinies.

Je n'y crois pas plus que je crois au coup de foudre où à la vapeur.

Il y aura toujours pour moi sous les excès du sentiment *dévoûé* et *profond* qu'anime les coureurs de dot, sous la précipitation vertigineuse de fiancés d'une heure, s'ils ne se sont jamais vus, un motif d'intérêt mal dissimulé.

Entendons-nous. Il y a d'heureuses exceptions, et je vous en pourrais citer de très en vue ; mais prenez la masse des mariages brillants et dites si je mens.

Ah ! donnez-moi plutôt des êtres qui ont appris à s'aimer, donnez-moi des cœurs que les mêmes joies, les mêmes peines, ont fait sourire et pleurer ensemble, donnez-moi des âmes qui se sont connues avant d'entreprendre la montée rocaillante de l'existence !

Voilà les mariages bénis, les bonheurs solides !

Qu'ils passent les sombres nuages, les vents et les tempêtes ! Au fond de ces âmes est caché un esprit d'entente sublime, source merveilleuse où sans cesse s'alimentent la foi vive, la confiance absolue, l'amour vrai et puissant : rien ne le pourra tarir jamais !

Demandez aux vieillards en cheveux blancs qui ont ainsi débuté leur *vie à deux*, demandez-leur si le baiser de leurs lèvres parcheminées n'a pas quelque chose de leur bouche rose d'autrefois et de leur vingt ans ! . . .

* *

Ces choses, et tant d'autres, me sont apprises un peu par les événements que l'on voit se succéder sous nos yeux chaque jour, et beaucoup par les quelques amis revenus après la saison brillante vers notre cercle hospitalier, à notre tapis vert, seule variation permise à notre vie de reclus. Nous avons donc repris nos longues parties de cartes, et surtout nos bonnes causeries que j'aime tant—causerie dégénérant souvent en dissertations longues et vivement soutenues.

Ainsi, aux dires de nos habitués, il se serait dépensé durant les semaines de fêtes incessantes qui ont précédé les jours sombres que nous traversons, des sommes inimaginées encore de coquetterie, de luxe, de légèreté, de désinvoltures, qui ont justement effrayé les uns et fait trembler les autres.

Pourtant, messieurs, pourquoi être si sévères ? N'êtes-vous pas la cause directe de toutes ces extravagances que vous condamnez si hautement ? N'est-ce pas vous, mes amis, qui voulez la femme belle, qui la voulez légère, qui la voulez—*folle* ? . . .

Vous avez prononcé devant moi ce dernier mot, ne vous récriez pas.

Hélas ! la femme est ce qu'on la fait. Et vous faites la femme, messieurs !

J'ai déjà énoncé cette idée à des juges très précis ; peu craintive, je n'hésite pas à la redire ici.

L'unique but de la femme est de chercher à plaire ; or, elle n'est pas responsable des travers que vous lui reprochez.

Si la femme, la jeune fille, ne se livre, ne s'attache, ne se donne qu'aux colifichets, aux dentelles, à la valse, aux balivernes, aux nullités, comme vous la dites, l'homme y est certainement pour quelque chose—et pour tout.

Suivez-moi.

L'instruction, en ces derniers temps, a formé plus d'hommes sérieux que ce bienfait si rare dans les temps passés a pu en donner ; cependant, c'est au sexe fort de nos jours, à ces intelligences connues, graves et raffinées, à vous, messieurs, qu'il faut demander le secret des manières poupines dont se parent la plupart des jeunes personnes.

Il est évident qu'à envisager l'époque que nous traversons, il semble que la femme ne pose plus dans les esprits comme un être à part, une créature donnée pour l'accomplissement des grands devoirs et des actions saintes, mais plutôt comme un *dévoûtement*, un *passé-temps*, une *distraktion*—pardonnez-moi ces mots—aux ennuis que vous rencontrez, mes bons amis, dans l'état ou professionnel, ou commercial, que vous a départi la Providence.

Il semble vraiment que la jeune fille n'est dorénavant appelée qu'à étourdir par l'éclat de son rire argentin, par sa gaité sans bornes, son minois frais, sa toilette ébouriffée, ébouriffante, les bruits discordants qu'ont laissés chez vous les tracasseries du dehors.

Par l'encens que vous brûlez, par votre manière d'applaudir, par vos flagorneries mal déguisées, vous paraissez ne demander rien de plus à celle qui doit être plus tard la compagne de vos bons et de vos mauvais jours, que le laisser-aller d'une cadence bien exécutée, des joues roses, des yeux noirs, des dents de perles, un sourire qui les laisse voir, des mots légers et sans suite, une conversation nulle et insignifiante.

De quoi vous plaignez-vous ?

De voir amplement le succès couronner vos efforts et votre attente comblée au-delà toute espérance ! . . .

Ah ! je comprends : vous avez raison, mes jeunes gens ; gare à vous !

Quelles épouses, quelles mères ferez-vous de ces mille déesses que votre bon goût forme, de ces jeunes personnes qui vous plaisent, qui vous charment autant qu'elles ne savent rien et ne tiennent à rien—toilettes, bals et sorties exceptés ? . . .

Je vous le demande, comme vous vous le demandez à vous-mêmes dans un moment de juste réflexion.

La femme pieuse, la femme sage, posée, la femme dévouée, la femme, en un seul mot, ne sortira pas de vos fêtes ridicules à force d'être mondaines, de vos salons ruisselants de lumières, d'épaulés et de bras-nus.

Sachez-le bien, messieurs.

Je les ai vus de près tous vos spectacles éblouissants ; j'en suis sortie toujours le cœur malade et l'âme toute triste.

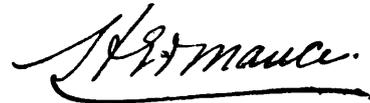
Oui, la femme est bien ce que vous la faites. Et je demeure toute surprise que vous ne soyez plus mal payés.

Mes amis ; la femme est tout ou elle n'est rien. Dieu, dans sa sagesse indiscutable, ne lui a limité aucun milieu. Il semblerait même qu'elle ait été créée pour l'extrême toujours. Chaque jour nous fournit son exemple frappant ; chaque jour, nous la voyons apparaître suivant qu'elle a été entraînée par le courant de promiscuités de toutes sortes, ou qu'elle s'est élevée au-dessus de toute expression de la langue humaine. Voyez-la bien : ex-

trême égoïsme, extrême dévouement ; extrême laideur, extrême beauté !

Vous les pensez aussi, messieurs, ces belles paroles qu'un homme d'esprit, un vieillard du monde, jetait au milieu d'une salle remplie de l'élite de notre société canadienne, l'année dernière. Je vous les rappellerai en termes très impropres :

« A quinze ans, toute jeune fille est jolie, mais c'est d'une beauté qui passe. La beauté qui demeure, qui attache, qui enchaîne, qui ravit, c'est l'esprit. Une femme d'esprit est toujours belle. Non pas si elle possède cet esprit badin, frivole, qu'on rencontre dans tous les salons, de ces phrases vides de sens, ramassées un peu partout, dites déjà, puis répétées parce qu'elles ont eu certain succès ; mais cet esprit qui a sa source dans l'intelligence et le cœur même de la femme, cet esprit qui la fait forte, épouse, mère, cet esprit que Dieu a attaché comme un bouclier sur son âme ! »



HIER ET AUJOURD'HUI

Elle s'appelait Marie ! . . .

Hier ! . . . comme elle était heureuse ! comme ses jours s'écoulaient paisibles, semblables au cours tranquille du joyeux ruisseau qui traverse la prairie en murmurant sa chanson du printemps. Oui, elle était vraiment une petite reine au milieu de ses compagnes. On aimait sa société. Chez elle, point d'envie, point de jalousie : mais toujours une douce charité faisait le charme de sa conversation.

Ses manières distinguées, ses traits élancés et gracieux, son esprit vif et délié, ses reperties fines et saillantes avaient attiré sur elle plus d'un regard admirateur. On recherchait sa présence, et avec raison, car tout, chez elle, désignait un esprit d'élite.

Ses frères, Hector et Armand, étaient pour elle d'une délicatesse et d'une attention sans pareille. On se comprenait.

Ses parents la chérissaient tendrement ; ils admiraient les qualités de leur petite Marie. Ils aimaient à la voir pieuse, dirigeant souvent ses pas vers l'église, mais n'en conservant pas moins pour cela toute l'amabilité de son heureux caractère. Que ne firent-ils pas pour elle ? . . .

Souvent les amis de la famille se réunissaient pour jouir, au sein du foyer, de cette joie franche et sincère qui fait le bonheur de l'amitié. La petite Marie recevait les félicitations de tous les visiteurs. On l'aimait, et, pour tout dire, plus d'un avait soupiré ardemment pour recevoir l'affection de cette bonne et charmante enfant. Marie était naïve . . . et comme toutes les filles de son âge, elle répondit à l'amour qu'elle inspirait . . .

* *

Aujourd'hui ! . . . Marie a vieilli. Ce n'est plus la douce jeune enfant avec ses dix-sept printemps. Sa joie n'est point aussi expansive et sa crédulité aussi grande. Elle a commencé à connaître le monde avec ses promesses vaines et mensongères, et elle continue son chemin . . . Son cœur a saigné bien des fois à la vue des folies du siècle et des vanités de la vie.

Aujourd'hui, Marie a changé son amitié d'hier. Elle a compris le peu de confiance que l'on doit mettre dans les biens d'ici-bas.

Aujourd'hui, Marie est devenue la mère des orphelins ! Elle a compris où réside le vrai bonheur ! Tant mieux !

Aujourd'hui, Marie est vraiment heureuse : espérons qu'elle le sera toujours.

ERNESTINE.

Montréal, avril 1889.

Honorer son maître, c'est ennoblir sa dépendance.—Mme de GENILS.

Nous croyons que c'est Napoléon qui a dit qu'une armée de lièvres commandée par un lion, vaudrait mieux qu'une armée de lions commandée par un lièvre.

LE FERMIER ET L'AVOCAT

Un jour, un fermier, nommé Chicoine, de la paroisse de Ste-Canelle, comté de Kamouraska, étant venu au dit village de Kamouraska, pour certain marché, pensa, une fois ses affaires terminées, qu'il lui restait quelques heures de loisir et qu'il ferait bien de les employer à consulter un avocat. On lui avait souvent parlé d'un homme dont la réputation était si grande, que l'on croyait un procès gagné lorsqu'on pouvait s'appuyer de son opinion. Le paysan demanda son adresse, et se rendit chez lui.

Les clients étaient nombreux, et Chicoine dut attendre longtemps, enfin son tour arriva, et il fut introduit. L'homme de loi lui fit signe de s'asseoir, posa ses lunettes sur le bureau et lui demanda ce qui l'amena.

—La, monsieur l'avocat, dit le fermier, en tournant son grand chapeau de paille et se grattant le nez. J'avons entendu dire tant de bien de vous, que comme j'étais rendu à Kamouraska, j'avons voulu venir vous consulter, afin de profiter de l'occasion.

—Je vous remercie de votre confiance, mon cher ami, mais vous avez sans doute quelque procès ?

—Des procès ? par exemple ! j'les avons en abomination, et jamais d'sa vie Batisse Chicoine n'a-t-eu des mauvaises raisons avec personne.

—Alors c'est une liquidation, un partage de famille ?

—Pardon, m'sieu l'avocat, ma famille et moi j'avons jamais eu à faire d'partage, vu que j'mangeons au même plat.

—Il s'agit donc de quelque contrat d'achat ou de vente ?

—Ah ben oui ! j'sommes pas assez riche nous autres, pour ach'ter, ni assez pauvre pour r'vendre.

—Mais enfin que voulez-vous de moi ? demanda le juriconsulte étonné.

—Eh ben ! j'vous l'ai dit, m'sieu l'avocat, reprit Chicoine avec un gros rire embarrassé, j'voulons une consultation écrite... pour not'argent, comme de raison... à cause que j'somme rendu à Kamouraska et que j'voulions profiter des occasions.

L'avocat sourit, prit une plume, et demanda au campagnard son nom.

—Batisse Chicoine, répondit celui-ci, heureux qu'on l'eut compris.

—Votre âge ?

—Quarante ans, le 15 du mois qui vient.

—Votre profession ?

—Ma profession ?... oh ! oui, quoi est-ce que j'faisons, j'sommes un habitant.

—Dans quelle paroisse demeurez-vous ?

—A Ste-Canelle.

—Etes-vous marié ?

—Oh ! m'sieu, je n'pouvions pas rester toujours garçon, de sorte qu'il y a vingt-deux ans que j'sommes marié.

—Avez-vous beaucoup d'enfants ?

—Quatorze, m'sieu l'avocat, onze filles, et trois garçons.

—C'est bien.

L'avocat écrivit deux lignes, plia le papier et le remit à son étrange client.

—C'est déjà fini ? s'écria Chicoine, eh ben ! à la bonne heure, on n'a pas le temps de moisir, comment c'que c'est, m'sieu l'avocat ?

—Une piastre.

Chicoine paya sans réclamation, salua du pied, et sortit enchanté d'avoir profité de l'occasion.

Lorsqu'il arriva chez lui, il était déjà quatre heures, la route l'avait fatigué, et il entra à la maison bien résolu à se reposer.

Cependant, ses foins étaient coupés depuis quelques jours et complètement fanés, un des gars vint demander s'il fallait les rentrer.

—Ce soir interrompit la fermière qui venait de rejoindre son mari, ce serait grand péché de se mettre à l'ouvrage si tard, tandis que demain on pourra les ramasser sans se gêner.

Le garçon objecta que le temps pouvait changer, que les attelages étaient prêts et les bras sans emploi.

La fermière répondit que le vent se trouvait bien placé, et que si l'on commençait, la nuit viendrait tout interrompre.

Chicoine, qui écoutait les deux plaidoyers, ne savait à quoi se décider, lorsqu'il se rappela tout-à-coup le papier de l'avocat de Kamouraska.

—Arrêtez ! s'écria-t-il, j'ai là une consultation écrite, c'est d'un fameux, et elle m'a coûté une piastre, ça doit nous tirer d'embarras. Voyons Marguerite, dis-nous c'qu'à chante, toi qu'es t'instruite et qui lis toutes les écritures.

La fermière prit le papier et lut, en hésitant, ces deux lignes : *Baptiste Chicoine, ne remettez jamais au lendemain ce que vous pouvez faire le jour même.*

—Y'a ça ! s'écria le fermier, frappé de l'a-propos. Alors, vite les charettes, les créatures et les gars, et rentrons le foin !

Sa femme voulut encore essayer quelques objections mais il déclara qu'on achetait pas une consultation une piastre pour n'en rien faire, et qu'il fallait suivre l'avis de l'avocat. Lui-même donna l'exemple, en se mettant à la tête des travailleurs et en ne rentrant qu'après avoir ramassé tous ses foins.

L'événement sembla vouloir prouver la sagesse de sa conduite, le temps changea pendant la nuit, un orage imprévu éclata sur la vallée, et, le lendemain, quand le jour parut, on aperçut la Rivière-Ouelle débordée qui entraînait les foins récemment coupés. La récolte de tous les premiers voisins fut complètement anéantie. Chicoine seul n'avait rien perdu.

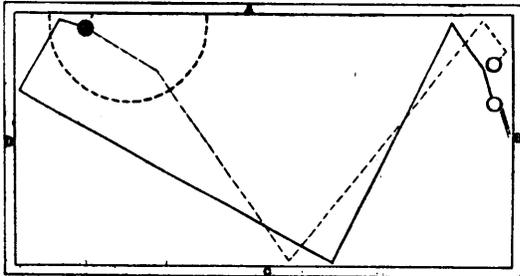
Cette première expérience lui donna une telle foi dans la consultation de l'avocat, qu'à partir de ce jour il l'adopta pour règle de conduite et qu'il devint, grâce à sa diligence et à son ordre, un des plus riches fermiers du pays. Il n'oublia jamais, du reste, le service que lui avait rendu un véritable bienfaiteur, il lui apportait tous les ans, par reconnaissance, un couple de ses plus beaux poulets, et il avait coutume de dire à ses voisins, lorsqu'on parlait des hommes de loi :

—Qu'après les commandements de Dieu et de l'Eglise, ce qu'il y avait de plus profitable, c'était la consultation d'un bon avocat.

ALPH. GUÉRETTE

LE BILLARD

COUP PRÉPARÉ PAR M. VIGNEAUX



Quatre bandes renversées par effet contraire.

Ce coup, qui peut se jouer de plusieurs façons beaucoup plus faciles, présente cette particularité d'un effet de côté opérant en sens différent sur plusieurs bandes. Il nécessite un joueur très habile et des instruments excellents.

Rappelons que la bille 1, celle qui joue, est toujours indiquée par la proximité de la queue, dont la direction et la position sont marquées le plus exactement possible, nos indications étant prises de la place occupée par le joueur ;

Que nos trajets sont ceux des centres. Donc, dès qu'ils passent à proximité d'un obstacle, c'est-à-dire à distance d'un rayon de bille, il y a contact et par suite, *déviations*, d'où un angle, car la ligne, jusque-là régulière, se brise.

Le trajet plein appartient à la bille 1.—Celui pointillé à la bille 2, sur laquelle on joue.

—La 3 chemine selon une ligne pleine interrompue par un pointillé.

Bille 1, attaquée très vivement à gauche, choquée 2, prise à gauche également, puis les bandes A C D A et carambole.

L'effet étant contraire sur la bande A, l'angle de réflexion est agrandi, tandis que sur les autres, il opère directement.

Les trajets et la réunion sont indiqués.

PRIMES DU MOIS DE MARS

LISTE DES NUMÉROS GAGNANTS

Le tirage des primes pour les numéros du mois de MARS a eu lieu le 6 avril, dans la salle de l'Union Saint-Joseph, coin des rues Ste-Catherine et Sainte-Elizabeth.

Trois personnes choisies par l'assemblée ont surveillé le tirage qui a donné le résultat suivant

1er prix	No.	15,510....	\$50.00
2e prix	No.	36,980....	25.00
3e prix	No.	26,749....	15.00
4e prix	No.	286....	10.00
5e prix	No.	26,566....	5.00
6e prix	No.	23,168....	4.00
7e prix	No.	37,728....	3.00
8e prix	No.	14,376....	2.00

Les numéros suivants ont gagné une piastre chacun :

310	4,758	9,785	16,158	21,714	31,094
326	5,545	10,081	16,280	24,674	31,751
1,160	6,247	10,892	16,543	25,087	33,456
1,554	6,480	11,844	16,789	25,747	33,469
2,105	6,662	11,847	17,209	26,355	33,709
2,154	6,937	11,992	17,575	27,366	34,536
2,184	7,194	12,957	19,075	27,584	34,558
2,454	7,482	13,009	19,154	27,925	36,495
2,549	8,066	14,024	19,412	28,055	36,671
2,744	8,537	14,106	19,837	28,865	37,630
2,839	8,542	14,442	19,953	29,066	37,661
3,005	8,889	14,634	20,105	29,275	39,252
3,339	8,897	14,690	20,615	29,704	39,468
3,607	9,005	16,124	21,376	30,620	39,546
3,676	9,064				

N. B.—Toutes personnes ayant en mains des copies du MONDE ILLUSTRE, datées du mois de MARS, sont priées d'examiner les numéros imprimés en encre rouge, sur la dernière page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous envoyer le journal au plutôt, avec leur adresse, afin de recevoir la prime sans retard.

Nos abonnés de Québec pourront réclamer le montant de leurs primes chez M. F. Béland, No 264, rue Saint-Jean, Québec.

CHOSSES ET AUTRES

—La Chine a une population de 450,000,000 d'habitants.

—D'après ce que disent les cultivateurs, il est assez probable que la récolte du sucre d'érable sera très considérable cette année. Les érables, en plusieurs endroits, coulent en abondance depuis le 6 ou le 8 de mars.

—On a commencé à récolter des fraises en Floride. La récolte est abondante. On vend les légumes sur les marchés. Les pommes dans les vergers du comté de Nevada sont déjà presque assez grosses pour faire des sauces.

—La Législature du Connecticut défend la vente de tabac et cigarettes, etc., aux garçons au-dessous de 16 ans, sous peine d'une amende de 50 dollars, et tout mineur trouvé usant des tabacs sous n'importe quelle forme sera condamné à \$7.

—Les Arabes ont amené 50,000 esclaves-nègres de l'intérieur de l'Afrique aux côtes de l'est. Plus de cinq fois ce nombre ont été arrachés du foyer, mais ont péri dans la route.

—La France, l'Autriche et l'Allemagne ont adopté pour l'armée une poudre qui ne fait pas de fumée, et maintenant on est à faire des expériences pour obtenir une substance explosive qui fait le moindre bruit possible.

—La librairie la plus considérable du monde est la librairie nationale en France. Elle fut fondée par Louis XIV. Elle contient 1,400,000 livres, 300,000 pamphlets, 175,000 manuscrits, 300,000 cartes géographiques, 150,000 médailles en pièces de monnaie, 1,300,000 gravures et 100,600 portraits.

VARIÉTÉ

Un père voulant corriger son fils, le poursuit dans l'escalier, sa canne à la main.
—Papa, s'écrie le moutard irrespectueux après avoir descendu quelques marches, inutile d'aller plus loin. Songe que passé le quatrième degré, il n'y a plus de parents !

Bébé pose des questions indiscrètes.
—Maman, est-ce que les négresses ont du lait noir ?
—Oui, Bébé.
—Alors je comprends. Nos nourrices ont du lait et celles des nègres ont du café.

A la campagne :
—Elle n'a pas de défaut, cette vache ? — demande un acheteur.
—Non, elle est parfaite. Cependant, je dois vous dire qu'elle rue quand on la traite.
—Oh ! ça n'a pas d'importance, c'est ma femme qui la traîra.

Jamais contentes les belles-mères.
—C'est votre gendre, madame ? Il est très bien.
—Pas avec moi !

On disait à un homme politique assez en vue :
—Vous qui, en somme, êtes un délicat, cela doit vous froisser singulièrement de distribuer si abondamment des poignées de main au populaire.
—Mais non, je mets des gants, voilà tout.

Pensées choisies de Briollet :
"Il n'y a que des fous qui peuvent venir vous demander de leur rendre raison."
"Mieux vaut encore jouer de la clarinette que de malheur."
"Les étoiles sont des lumières dont le bon Dieu ne soigne pas toujours la mèche car elles filent quelquefois."
"Les gens qui entendent le moins la plaisanterie, ce sont les sourds."
"Les sangsues tirent plus ou moins de sang qu'elles sont en veine."

RECREATIONS DE LA FAMILLE

No 490.—CRYPTOGRAPHIE
On donne une lettre sur deux :
A. I. L. C. E. R. M. S. O. H. I. S. I. C. R. S.
No 491.—CHARADE
Mon premier est mon deux et mon deux [mon premier].
Cherchez jouet d'enfant, vous aurez mon entier.

No 492.—ANAGRAMME
Basse tromperie
Noire fourberie,
Vile duperie.
Ni sel, ni piment,
Parfum nullement,
Goût aucunement.

No 493.—DEVINETTE JEU DE MOTS
Ce jeune XXXX XXXXXX les dispositions despotiques d'un tyran de XXXX-XXXX.

SOLUTIONS
No 489.—Le mot est ; Extase.
ONT DEVINE :
Dme C. Roy Côte-des-Neiges ; Anna Gariépy, Lachine ; L. U. Renaud, New-York ; Mme F. Charlonne, Central Falls ; Cécile DesRoches, St-Javier ; Albert Deschamps, Oswald Cholette, L. N. P., Montréal.

AVIS AU MERE. — LE SIROP CALMANT DE MME WINSLOW pour l'adentition des enfants, est le médicament recommandé par les principaux médecins des États-Unis, et il est employé avec avantage depuis quarante ans par des millions de mères pour leurs enfants. Pendant les progrès de la dentition sa valeur est incalculable. Il soulage l'enfant de toute douleur, guérit la dentition et la diarrhée, les douleurs d'entrailles et le borborygme. Il donne du repos à la mère en donnant la santé à l'enfant. Prix : 25 cents la bouteille.

VICTOR ROY,
ARCHITECTE
26, RUE ST-JACQUES, MONTREAL

THIS PAPER may be found on file at Geo. F. Rowell & Co's Newspaper Advertising Bureau (10 Spruce St.) where advertising contracts may be made for \$1 IN NEW YORK.

HENRI LARIN,
PHOTOGRAPHE
18 -- RUE SAINT - LAURENT -- 18

13648

JOHNSTON'S FLUID BEEF
IS THE MOST PERFECT FORM OF CONCENTRATED FOOD

LE JOHNSTON'S FLUID BEEF
Si vous le prenez régulièrement, sera pour vous un vigoureux fortifiant.

LA MEILLEURE PLACE POUR ACHETER — DU —

BON TABAC CANADIEN,
CIGARES & CIGARETTES,

EST MAINTENANT AU
No 1786 RUE SAINTE-CATHERINE
Entre les rues Sanguines et Ste-Elizabeth

HUITRES AU VERRE, GATEAUX, FRUITS, ETC.
Une visite est sollicitée
HORACE CORMIER

SIROP
ANTI-BRONCHITE

C'est le vrai spécifique pour les personnes atteintes des Bronches. Il dégage infailliblement et aisément le Foie et les Poumons ; fait expectorer, sans effort, même sans tousser, et ne fatigue aucun organe.

PRÉPARÉ ET VENDU PAR
ALF. BRUNETTE
2561, NOTRE-DAME, MONTREAL



CHESTER'S CURE !
Pour la Toux Thumes
L'Asthme Bronchites Catharre
Enrouements Etc., etc.

LE GRAND REMEDE CANADIEN
Pour les maladies ci-dessus mentionnées. Infaillible dans tous les cas. Demandez-le à votre pharmacien. Expédiez aussi franco par la maille sur réception du prix. Adressez :
W. E. CHESTER
461 — rue Lagachetière, Montréal — 461
Prix : grande boîte..... \$1.00
— boîte..... 50

FRANK LESLIE'S ILLUSTRATED
Le plus complet des journaux illustrés anglais, publié aux États-Unis, contenant 8 pages de texte et 8 pages de gravures. Prix d'abonnement : un an, \$4 ; six mois, \$2. S'adresser aux Nos 53 et 55, Park Place, New-York (E.-U.).

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicieuse et rafraichissante. Elle entretient le scalp en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 25 cts la bouteille.

HENRY R. GRAY,
Chimiste-pharmacien,
144, rue St-Laurent.

ETABLIE EN 1870



Nous avons le plaisir d'annoncer que nous avons toujours en magasin les articles suivants :
Les triples extraits culinaires concentrés de JONAS
Huile de Castor en bouteilles de toutes grandeurs.
Moutarde Française, Glycérine, Collefortes.
Huile d'Olive en demi pintes, pintes et pots.
Huile de Foie de Morue, etc., etc.

HENRI JONAS & CIE
10—RUE DE BRESOLES—10
(Bâtisses des Sœurs) MONTREAL



Voici le véritable J. E. P. Racicot, inventeur, propriétaire et manufacturier des célèbres Remèdes Sauvages, 1431, rue Notre-Dame, à l'enseigne du Sauvage.

Montréal, 9 mai.
CERTIFICAT.—Moi, soussigné, je certifie que pendant six mois j'ai été malade d'une démanaison et dartles aux bras d'une souffrance terrible, j'ai été guéri par les Remèdes de J. E. P. RACICOT, propriétaire et fabricant de remèdes sauvages, dans l'espace de trois semaines, au No 1431, rue Notre-Dame, à l'enseigne du Sauvage.
A. LAFERRIERE, typographe,
No 11, Saint-Etienne, Côteau St-Louis.
On trouvera les mêmes remède au No 25, rue St-Joseph, Québec, et au No 9, rue Dupont, Sherbrooke.

Abonnez-vous au **MONDE ILLUSTRÉ**, le plus complet et le meilleur marché des journaux littéraires du Canada.

PERTE DU SOMMEIL.

L'insomnie et les songes terribles sont des signes certains et avancés de l'épuisement du cerveau. Le cerveau puise dans un sommeil salubre la force nécessaire aux devoirs du lendemain. Mais quand le système nerveux a été surchargé de travail, il lui devient impossible de contrôler l'esprit qui est tracassé par le travail tout aussi bien que pendant le jour, et le cerveau n'a pas le temps de recouvrer son énergie. Les remèdes les plus propres à cet état de choses, sont les sédatifs, les laxatifs, les toniques pour les nerfs et tous les régulateurs des fonctions générales. Le Coca et le Céléri sont les sédatifs recommandés, et toute leur grande efficacité se fait sentir dans le Céléri Composé de Paine. En outre il contient des portions scientifiques, leurs remèdes contre la constipation les dérange ments du foie et des reins. Voilà une très courte description du remède qui a donné un doux repos à des milliers de personnes, du soir au matin agitées par l'insomnie, ou dont les songes effrayants sont la cause que ces personnes sont plus fatiguées et plus abattues au réveil qu'au coucher. Toutes les vieilles personnes nerveuses, débiles et troublées par l'insomnie trouveront une grande vigueur et une santé parfaite dans le puissant tonique pour les nerfs, le Céléri Composé de Paine.



Prix \$1.00.
Vendu par les Pharmaciens. Circulaires gratis.

Wells, Richardson & Cie., Montreal, P. Q.

CE QUE FIT MA TANTE

MA TANTE a dit beaucoup de choses, mais ce qu'elle a dit de mieux est rapporté par Mlle Mary Andrews, de Buffalo, N. Y. :

LE BON GRAND SAINT-LEON
A fait beaucoup de bien dans notre famille surtout pour notre mère, dont la vie était en danger, affaiblie qu'elle était par la douleur et la perte d'appétit. Le sommeil l'avait laissée ; ma tante seule pouvait prendre soin d'elle, et elle lui fit boire de l'eau de Saint-Léon chaude, tout comme le thé. Maintenant elle est très forte et se porte bien. Elle repose bien toutes les nuits, bref, elle est complètement changée et a retrouvé toute sa bonne humeur d'autrefois.

MARY ANDREWS,
Buffalo N. Y.

LA CIE. D'EAU DE SAINT-LEON
54, CARRÉ VICTORIA
M. A. POULIN,
Téléphone 1432 GERANT, MONTREAL

SCIENTIFIC AMERICAN
ESTABLISHED 1845.

Is the oldest and most popular scientific and mechanical paper published and has the largest circulation of any paper of its class in the world. Fully illustrated. Best class of Wood Engravings. Published weekly. Send for specimen copy. Price \$3 a year. Four months' trial, \$1. MUNN & CO., PUBLISHERS, 361 Broadway, N.Y.

ARCHITECTS & BUILDERS
Edition of Scientific American.
A great success. Each issue contains colored lithographic plates of country and city residences or public buildings. Numerous engravings and full plans and specifications for the use of such as contemplate building. Price \$2.50 a year, 25 cts. a copy. MUNN & CO., PUBLISHERS.

PATENTS may be secured by applying to MUNN & CO., who have had over 40 years' experience and have made over 100,000 applications for American and Foreign patents. Send for Handbook. Correspondence strictly confidential.

TRADE MARKS.
In case your mark is not registered in the Patent Office, apply to MUNN & CO., and procure immediate protection. Send for Handbook. COPYRIGHTS for books, charts, maps, etc., quickly procured. Address
MUNN & CO., Patent Solicitors.
GENERAL OFFICE: 361 BROADWAY, N. Y.

FEUILLETON DU MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 13 AVRIL 1889

SANS MÈRE

DEUXIÈME PARTIE

INNOCENT OU COUPABLE ?

(Suite)

—Une mèche de cheveux très courts, noirset fins, qui ont été trouvés dans la main droite du cadavre.

M. Marais dépla le papier, et tout aussitôt, presque malgré lui, tandis que de légers picotements lui passaient à fleur de peau, il entrevit la tête brune de Pierre de Sauves, avec sa chevelure coupée presque ras et les boucles rebelles de son front.

—C'est singulier ! pensa-t-il. Serait-ce lui le coupable ?

Mais il garda sa réflexion pour lui, serra la mèche dans son portefeuille et ne prononça pas une parole.

A cet instant, une rumeur profonde monta de la rue d'abord, de la cour ensuite.

—C'est le juge d'instruction M. de Courneuve, dit-il, qui arrive avec un substitut.

On les introduisit.

M. Manuel exposa de nouveau l'affaire et raconta ce qui avait été exécuté jusque-là.

—Le corps est dans une des pièces de l'usine, dit-il, en terminant.

—Et il ne peut y rester, déclara le juge, car l'odeur qui se dégage arrive jusqu'ici, c'est dangereux avec cette chaleur. Il faudrait le faire transporter à la Morgue, où l'on procédera à l'autopsie, si elle est encore possible.

—J'ai déjà télégraphié pour demander le fourgon de l'administration, déclara le commissaire.

—Il est arrivé en même temps que nous, dit le substitut. Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, monsieur le juge, je vais m'occuper de cette translation qui va être difficile.

—Allez, mon cher ami, dit M. de Courneuve, mais prenez des précautions. Respirez de l'acide phénique répandez-en un peu partout.

—Oui, oui, n'ayez pas peur.

Le docteur Combes entra.

—Mme Chaniers est dans un état à faire pitié, dit-il. Le docteur Garniers qui est à côté d'elle est très inquiet de l'attaque de nerfs à laquelle la malheureuse jeune femme est en proie, et dont elle ne sort que pour tomber en syncope.

—Alors elle sait son malheur ?

—Elle a vu le corps au fond du bassin.

—Pauvre femme !

Le docteur Combes, sommairement, raconta ce qu'il avait vu et constaté, puis il sortit pour rejoindre M. Manuel et le substitut, afin de les aider tous les deux dans leur difficile et répugnante tâche.

M. Marais et M. de Courneuve restèrent seuls.

—Qu'est-ce que c'est que cette affaire-là ? demanda le juge.

—Très grave ! répondit le chef en avançant les lèvres.

—Quoi ! vous la connaissez donc ?

—Un peu.

—Voulez-vous me dire ce que vous en savez ?

—Volontiers. Il y a quinze jours à peu près, j'ai reçu un matin dans mon cabinet, la visite d'une très jolie fille de vingt ans environ, qui me déclara être la femme de chambre de Mme Chaniers.

—Heureux mortel ! dit tout bas M. de Courneuve, un magistrat dont la bouche gracieuse et les yeux fins étaient terriblement éloquents.

M. Marais sourit avec indulgence et plus sérieux que le magistrat, il continua :

—Elle venait me faire une révélation qui me parut aussi bizarre que grave : le mari de sa maîtresse, M. Georges Chaniers, avait disparu depuis une quinzaine de jours.

Cette fois-ci, le juge dressa l'oreille, il ne plaisantait plus.

—Disparu ! répéta-t-il. Et cette déclaration vous était faite par une femme de chambre

—Ceci : J'ai conseillé à M. de Sauves de venir vous trouver lui-même. Il m'a dit : j'ai mes raisons pour ne pas le faire.

—Connaisait-elle ces raisons ?

—Nullement.

—Elle ne les soupçonnait pas non plus ?

—Pas davantage.

—Qu'avez-vous fait ?

—J'ai cherché, sans rien trouver naturellement Et j'ai eu de forts soupçons.

—Contre M. de Sauves ?

—Evidemment.

—Quel homme est-ce ?

—Trente ou trente-cinq ans. Ex-élève de l'École centrale, fils de M. de Sauves, l'ancien agent de change, s'est ruiné pour payer jusqu'au dernier sou les dettes du père. Veuf d'une femme qu'il adorait, a élevé sa sœur qui l'aime et l'estime au-dessus de tout. Jusqu'ici paraît avoir un caractère où personne n'a découvert un défaut ni une faiblesse.

—Pas violent ?

—Un peu. Surtout absolu dans ses idées.

—Ah ! Les deux beaux frères étaient-ils d'accord ?

—Je ne sais pas, mais l'instruction vous le dira aisément.

—Connaissez-vous M. de Sauves ?

—Je ne l'avais jamais vu avant le jour où je suis venu lui apporter le résultat de mes recherches.

—Quelle impression vous a-t-il fait ?

—Une excellente. J'étais extrêmement prévenu contre lui. Mes soupçons ont encore augmenté quand j'ai vu la contrariété profonde que lui causait la démarche de Suzanne Vergnes. Mais peu à peu, devant son clair regard, sa physionomie très ouverte, sa loyauté répandue sur toute sa personne, mes soupçons se sont envolés comme la poussière sous le vent.

—Vous êtes poète, mon cher Marais, dit M. de Courneuve avec son fin sourire. Au parquet, nous savons tous cela.

M. Marais rougit violemment.

En effet, on l'accusait volontiers de bâtir des romans avec ses affaires.

La vérité est que son métier le passionnait, qu'il le faisait avec un amour et une intelligence, une énergie, une clairvoyance que les juges d'instruction en général, et M. de Courneuve en particulier, le plus têtue de tous, ne lui pardonnaient pas.

Mais le juge vit le sentiment désagréable produit par

sa remarque sur l'esprit de M. Marais.

Comme sous le magistrat aux idées préconçues il y avait un esprit aimable et un homme bien élevé, il s'empressa d'ajouter :

—Alors, il vous est resté une bonne impression de M. de Sauves ?

—Parfaite. Mais je ne m'en suis pas rapporté à cette appréciation toute d'épiderme, puisque je ne le connaissais pas, et j'ai voulu avoir des renseignements sur son compte.

—Et ils ont été bons ?

—Ce sont ceux que je vous ai dits tout à l'heure.

—Diable !... Où est M. de Sauves ?

—Parti depuis hier en voyage.

—Sûrement, ou en fuite ?

—Je ne le crois pas, on le dit à Lille pour affaires. Mais nous le saurons toujours.



Oui, répondit le magistrat. Jusqu'à preuve du contraire, M. de Sauves a assassiné son beau-frère.—P. 26, col. 2

—Qui venait naïvement me supplier de retrouver ce maître perdu, car sa maîtresse, qu'elle adorait, allait, disait-elle, en mourir de chagrin.

—Il n'y avait donc personne dans cette maison pour venir à la place de cette jeune fille ?

—Si, il y avait d'abord Mme Chaniers qui était entre la vie et la mort.

—Et ensuite ?

—Le frère de madame Chaniers, M. Pierre de Sauves, l'inventeur de l'industrie exploitée dans cette usine-ci, et l'associé de M. Georges Chaniers, le disparu.

—Ah ! pourquoi depuis quinze jours n'avait-il pas fait cette déclaration lui-même ?

—J'ai trouvé au premier abord la chose si grave, que je l'ai demandé à Suzanne Vergnes, la femme de chambre.

—Que vous a-t-elle répondu ?

—Bien. Voulez-vous que nous nous renseignions un peu ?

—Certainement. Mais je vais vous laisser pour voir au dehors ce qui se passe.

Il allait sortir.

M. de Courneuve le rappela.

—Connaissez-vous Mme Chaniers ? demanda-t-il.

—Oui. Et j'oubliais même de vous raconter comment je l'ai vue. La chose a son importance.

—Dites.

—Pendant quinze jours, paraît-il, elle a été entre la vie et la mort. La fièvre, le délire, puis une très grande faiblesse l'ont alors prise, ne lui laissant point la faculté de se rendre compte de ce qui se passait autour d'elle. Dans cet état, elle n'approfondissait point les prétextes qu'on inventait pour lui expliquer l'absence de M. Chaniers et les trouvait tous naturels. Mais un jour, la constitution excellente de cette jeune femme a repris le dessus. Elle a voulu tout savoir. Il a fallu le lui dire.

—Qui ?

—Suzanne Vergnes.

—Alors qu'à fait Mme Chaniers ?

—Elle s'est levée, et a déclaré à M. de Sauves qu'elle voulait partir elle-même à la recherche de son mari. M. de Sauves qui aime profondément sa sœur a obtenu d'elle qu'elle attendrait ma visite.

—Et il est allé vous chercher ?

—Oui. Je suis alors venu ici. J'ai vu cette jeune femme. Et si le frère n'avait fortement impressionné par sa physionomie franche et loyale, elle, je l'avoue, m'a bouleversé.

—Belle ?

—Comme les anges. Et désespérée, et énergique, et douce, et éprise de celui dont elle pleurait la disparition... Et me suppliant de faire un miracle pour le lui rendre. J'ai tout promis... J'ai tenté l'impossible... Alors devant mes démarches infructueuses, c'est elle qui s'est mise en campagne. Elle est allée partout, elle a visité les hôpitaux, les quartiers déserts... elle s'est informée de tous les côtés avec une volonté et une intelligence qui méritaient un meilleur résultat.

—Vous l'avez revue ?

—Souvent.

—Elle n'a jamais eu de soupçons sur M. de Sauves ?

—Jamais. Elle l'adore et le vénère.

—Sur personne autre non plus.

—Pas davantage.

—Quand elle sera plus calme, je la verrai.

—Voulez-vous que je vous envoie votre greffier ?

—S'il vous plaît. Également un agent pour faire entrer ceux que j'aurai besoin d'interroger.

Après avoir réfléchi, M. de Courneuve dit au sergent de ville que lui avait donné M. Marais :

—Allez me chercher le caissier de la maison.

Il obéit.

Le greffier était déjà installé dans un coin du grand bureau, lorsque M. Simon entra.

Il dit ses noms et prénoms et déclara être dans l'usine depuis les commencements.

—Les affaires marchaient-elles bien ? demanda le juge.

—Admirablement. Elles s'étendaient chaque jour davantage.

—Quelle était la situation réciproque des deux beaux-frères ?

—M. Chaniers avait donné les fonds, cent mille francs, M. de Sauves avait apporté l'invention.

—Les parts d'association étaient-elles égales ?

—Oui, ils partageaient les bénéfices par moitié.

—Qui avait la signature ?

—Tous les deux.

—Qui dirigeait ?

—Tous les deux également.

—En réalité, qui était le maître ?

—C'est difficile à dire. M. de Sauves avait une déférence absolue pour M. Chaniers ; du reste M. Pierre par nature était plus froid, plus maître de lui que M. Georges, et cependant, en fin de compte, c'était ce que voulait M. de Sauves qui se faisait toujours.

—Étaient-ils d'accord ?...

—Oui et non.

—Expliquez-vous ?

—En apparence, ils ne l'étaient pas. En réalité,

c'était le contraire, l'union la plus parfaite régnait entre eux.

—Veuillez être plus précis.

—M. de Sauves était très prudent, très économe, très bon administrateur, il allait doucement et avec sûreté en tout. M. Chaniers au contraire était plus en dehors, plus vif, plus spéculateur, si je puis parler ainsi. Il s'engouait de tout ce qui se présentait. Si un agent de publicité venait faire des offres,—et Dieu sait s'il en venait,—il eût souscrit tous les traités qui se présentaient. Alors M. Pierre intervenait et disait : Ce serait trop coûteux, gardons nos ressources pour les avances nécessaires, plus tard nous verrons.

De là des discussions que le caractère un peu bruyant de M. Georges faisait paraître des disputes violentes. Au demeurant, il n'en était rien, les deux beaux-frères s'adoraient.

—Qui céda à l'autre ?

—M. Georges, toujours, excepté sur un point.

—Lequel ?

—Si M. Pierre était le plus économe des patrons, il ne l'était pas pour une seule chose : les expériences. Chaque fois qu'il s'agissait d'inventer un modèle nouveau, de le perfectionner, de trouver quelque machine plus ingénieuse pour le produit, il ne marchandait plus, rien ne lui coûtait. Alors, c'était M. Chaniers qui n'était pas content, et il le disait.

—Et que faisait M. de Sauves ?

—M. Pierre avait beaucoup de calme et encore plus de douceur. Quand il voyait son beau-frère contrarié, il arrêta ses expériences.

—Sans regret.

—Oh ! pour cela non.

—Les témoignait-il ses regrets ?

—Une seule fois il a dit : " Ah ! si j'étais le maître ! "....

—A propos de quoi ?

—Il y avait un ouvrier, pas tout à fait un contremaître mais le premier, celui que Plantier a remplacé, Eugène Gages. C'était bien l'être le plus intelligent et la plus grande pratique en même temps qui se puisse rencontrer. M. Pierre le protégeait, tandis que M. Chaniers ne pouvait pas le voir.

—Pourquoi cette aversion ?

—On ne sait pas, simplement sans doute parce que Gages était un noceur de premier ordre.

—Et M. de Sauves, d'où venait sa sympathie pour cet homme ?

—A part sa noce et sa ballade, c'était un ouvrier si intelligent que je n'ai jamais vu son pareil. Il était mécanicien de son état, mais il était bon à tout. C'était par lui que M. Pierre faisait faire les essais, les modèles, nouveaux. Ils passaient quelque fois deux ou trois jours à combiner et à travailler ensemble. Souvent, j'ai entendu Gages faire des observations extraordinaires, et donner à M. de Sauves des conseils précieux. M. Pierre l'écoutait toujours et tenait beaucoup à lui. M. Georges, au contraire ne pouvait le voir. Il le trouvait faux, en dessous, dangereux.

—Est-ce vrai ?

—Peut-être, mais il n'a jamais rien fait pour donner raison à M. Chaniers.

—Continuez.

—Un jour Gages avait découvert quelque chose de très utile, et qui devait simplifier énormément la fabrication de moules. Mais il fallait pour cela une machine spéciale, grâce à laquelle on devait économiser trente pour cent certains articles. M. de Sauves avait déjà fait le plan de la machine et allait la commander, lorsque M. Chaniers s'y est formellement opposé.

—Pourquoi ?

—Le prétexte était qu'il ne croyait pas à l'économie. Comme elle était très claire, cette économie, la raison ne tenait pas debout.

—Alors qu'avez-vous pensé ?

—Que M. Chaniers refusait simplement parce que Gages avait eu l'idée, et que si elle se réalisait, M. de Sauves devait lui donner un bénéfice.

—Qu'à dit M. de Sauves à cette occasion ?

—Il a beaucoup discuté pour convaincre son beau-frère ; quand il a vu la chose inutile, il n'a plus fait d'observations, il s'est contenté de dire avec un soupir, la parole que je vous ai déjà citée : Ah ! si j'étais le maître.

—Pas autre chose ?

—Pas autre chose.

—Comment savez-vous tout ce que vous venez de dire ?

—Toutes les discussions, les observations, les propositions se faisaient ici, dans le cabinet de ces messieurs. Moi, je passais ma vie à la caisse, c'est-à-dire dans la pièce voisine. Une simple cloison sépare les deux chambres, de l'une on entend tout ce qui se passe dans l'autre.

—La veille du crime, les deux beaux-frères n'avaient pas eu de discussion entre eux ?

—Je suis parti à deux heures, appelé auprès de ma mère subitement très malade ; M. Georges, qui se chargeait du dehors pour visiter les clients et les fournisseurs, était sorti toute la matinée. Le peu que je les ai vus ensemble ce jour-là, ils m'ont paru très d'accord.

—La conduite de M. Chaniers était-elle régulière ?

—Oh ! monsieur, à coup sûr oui, il adorait sa femme.

—Et celle de M. Sauves ?

—M. de Sauves était veuf, mais c'est un austère, et je suis bien certain qu'il a été aussi fidèle à Mme de Sauves morte, que si elle eût été vivante.

—Vous m'avez dit qu'un nommé Plantier avait remplacé Gages, celui-ci ne fait donc plus partie du personnel de l'usine ?

—Non, monsieur.

—Quelle est la cause de son départ ?

—Gages avait une femme qu'il aimait beaucoup quoique ce fût un bambocheur. Cette pauvre femme, qui a tenté l'impossible pour l'empêcher de se déranger, a fini par en mourir de chagrin... Alors Gages, qui est bon diable au fond, n'a plus voulu rester en France après son malheur, il est parti pour l'Amérique.

Le juge d'instruction dressa l'oreille.

—Quand ce départ a-t-il eu lieu ? demanda-t-il.

—Trois ou quatre jours après la disparition de M. Chaniers.

—Tiens ! c'est bizarre. Avait-il manifesté l'intention de s'en aller avant ce moment-là ?

—Jamais, puisque sa femme est morte subitement. C'était un malheur qui n'était pas à prévoir.

—Ah !... L'enfant a vécu ?

—Oui.

—Qu'en a fait Gages ?

—Il l'a placé en nourrice. Ou plutôt une de ses voisines, une laitière, appelée Mme Lureau, l'y a placé. Cette femme a soigné Mme Gages qu'elle aimait beaucoup.

—Avec quel argent tout cela ? Gages avait donc des économies ?

—Pas un sou.

—Alors, comment a-t-il fait ?

—Il s'est très bien conduit. Il a couru toutes les agences de Paris. Il y a certaines maisons d'Amérique qui sont toujours à la recherche des bons ouvriers français voulant s'expatrier ; Gages, après en avoir vu plusieurs, à fini par en trouver une qui lui a donné quinze cents francs de prime ou d'avances et lui a procuré son passage gratis. Gages a alors donné ces quinze cents francs à Mme Lureau pour payer les mois de nourrice d'abord, le couvent de la petite ensuite. Il a dit que plus tard il pourvoirait aux autres besoins de l'enfant ou viendrait le chercher s'il réussissait.

—Et lui, il est parti ainsi sans le sou ?

—A peu près. Il a vendu ses meubles pour 250 francs, je crois ; avec ça, il a payé le terme. M. Pierre avait voulu se charger de l'enterrement de la femme ; alors, le pharmacien, le médecin, et le propriétaire acquittés, il a dû rester une centaine de francs à Gages.

—On ne va pas loin avec ça !

—Il avait son voyage payé, et l'ouvrage assuré à l'arrivée là-bas.

M. de Courneuve n'insista pas, mais il prit des notes sur un agenda posé devant lui.

—Vous pouvez vous retirer, dit-il à Simon, on va toutefois vous lire votre déposition que vous signerez.

Le greffier remplit la formalité.

Comme il n'y avait rien à changer, le caissier signa.

— Veuillez vous tenir à la disposition de la justice en cas de besoin, n'est-ce pas ? dit encore le juge.

Ce témoignage éminemment sympathique à M. de Sauves avait cependant éveillé un soupçon dans l'esprit de M. de Courneuve :

— Les deux beaux-frères n'étaient pas d'accord, et Pierre de Sauves avait tout haut laissé percer le regret de n'être pas le maître.

Était-ce une parole en l'air, comme il en échappe dans un moment de contrariété, ou l'expression indiscreète mais vraie, d'une pensée profonde et réfléchie, de la pensée d'un homme très fort, très maître de soi, absolu et despote, voulant mener seul l'affaire à son gré, sans être discuté, capable de tout pour en arriver là, surtout de se contenir et de se taire ?

Cela pouvait être.

Alors il ne fallait pas aller loin pour trouver l'assassin de Georges Chaniers.

La suite de l'enquête seule pouvait donner à ce sujet une conviction à M. de Courneuve.

Les ouvriers entendus n'apprirent rien de nouveau.

Ils accentuèrent cette note que M. de Sauves et M. Chaniers n'étaient pas toujours d'accord ; mais dans leur sens moins délicat que celui du caissier, ils lui donnèrent le cachet de violence et de rage de la part de Pierre, que M. Simon avait au contraire si soigneusement, si intelligemment écarté.

Suzanne entendue défendit Pierre avec une énergie extraordinaire. Et cependant elle dut reconnaître que M. de Sauves n'avait pas voulu prévenir la préfecture de police de la disparition de son beau-frère, qu'il avait pour cela des répugnances très évidentes, qu'il lui avait dit avec colère quand elle avait insisté :

— J'ai mes raisons pour ne pas le faire.

Et si loyale était Suzanne qu'elle ne pouvait nier la chose, quoique un instinct sûr lui dise en ce moment-là, que toutes les questions perfides de M. de Courneuve, toute enveloppées de miel qu'elles étaient, très douces, sans âpreté ni acharnement, recouvraient un piège terrible dans lequel M. de Sauves allait tomber.

M. de Sauves, son bienfaiteur... qui était allé la chercher dans sa mansarde, et lui avait fait la vie si heureuse après la mort du malheureux homme d'équipe, lui cependant, qui alors ne la connaissait pas !...

Et elle se débattait de toute sa reconnaissance pour lui, de sa profonde affection, de l'estime et de la vénération qu'elle lui avait vouées.

Où !... M. de Courneuve ne la démentait pas !...

Il ne heurtait pas ses sentiments.

Au contraire, il souriait, attendri...

De temps à autre, il hochait la tête, disant :

— C'est bien, cela, très bien !...

Mais M. de Sauves n'avait pas voulu que la police fût instruite de l'absence de son beau-frère...

Cela c'était l'évidence, et Suzanne devait l'avouer.

Mme Chaniers était trop souffrante pour que le juge d'instruction pût la voir ce soir-là, il renvoya l'entrevue au lendemain ou au jour suivant, mais il désira interroger le docteur Garnier qui était encore auprès de la jeune femme et qui avait, le dernier, parlé à M. de Chaniers qui lereconduisait.

Le docteur Garnier était surtout l'ami de Georges ; il connaissait à peine M. de Sauves, et comme il était à cent lieues de penser que le moindre soupçon pût atteindre Pierre, il dit en toute vérité ce qui s'était passé entre M. Chaniers et lui.

Il raconta alors quelle émotion et quelle joie avaient été celles de Georges quand sa petite fille était venue au monde.

Comment, lui médecin, avait eu peur que ce bonheur fût mauvais pour la nouvelle mère et comment il avait défendu au mari de veiller sa femme ainsi que celui-ci en avait manifesté l'intention.

— M. Chaniers, ajouta le docteur, évidemment contrarié de ma prescription, la comprit néanmoins et s'y soumit. Tout marchait pour le mieux. J'installai le bébé avec Suzanne qui est d'une intelligence et d'un dévouement remarquables, je recommandai à la jeune fille de dormir, ainsi que son

âge le demande ; et je lui ordonnai surtout de laisser madame Chaniers se reposer en paix, sans la troubler par aucune visite.

— Madame Chaniers néanmoins ne demeurerait pas seule ? demanda M. de Courneuve.

— Non, monsieur le juge. Une garde-malade que j'emploie d'ordinaire, était auprès d'elle.

— Vous appelez cette garde ?

— Madame Nouvailles.

— Et elle demeure ?

— Boulevard des Filles-du-Calvaire, 140.

— Merci. Continuez.

— M. Chaniers, très rassuré, voulut me reconduire. J'ai la tête lourde, me dit-il. J'ai besoin d'air. Je vais vous accompagner jusqu'à la station de voitures du boulevard de la Villette ; de là, je remonterai en fumant. Un bon cigare et la marche dissiperont ma migraine.

— Ce programme s'est-il réalisé ?

— Non.

— Pourquoi ?

— Le temps qui avait été lourd toute la journée a subitement éclaté en une averse folle et en un formidable orage. Arrivés tous les deux dans le vestibule, nous avons vu les éclairs ; en ouvrant la porte nous avons senti la pluie qui commençait.

— Vous êtes sortis tout de même ?

— Oui ; moi j'ai voulu partir parce que ma femme eût été trop inquiète, et que plus tard je n'eusse pas trouvé de voiture pour rentrer chez moi.

— Mais M. Chaniers ne vous a pas accompagné, je suppose.

— Jusqu'au boulevard non ; mais jusqu'à la porte de la rue. Il m'a offert un parapluie que j'ai accepté. Quand nous avons été arrivés au milieu de la cour à peu près, il s'est arrêté fort surpris : "Tiens, m'a-t-il dit, voyez donc cette lumière dans mon cabinet ?" J'ai regardé, et, enfin, par la fente des rideaux abaissés, un très mince filet rouge passait.

— Cela m'étonne d'autant plus, a alors ajouté M. Chaniers que, hier au soir, j'ai quitté mon cabinet le dernier, et que je suis sûr d'avoir laissé les rideaux relevés.

— Voulez-vous que j'aie avec vous savoir ce qu'il y a ? lui ai-je proposé.

— C'est inutile. Mon beau-frère a seul la clef de notre cabinet commun, c'est lui qui doit être là. Il aura reçu la dépêche que je lui ai envoyée à deux heures, lui disant que sa sœur était souffrante, et il sera arrivé.

— M. de Sauves n'était donc point à Paris dans la journée de dimanche ?

— Il était allé conduire au Havre, chez sa belle-mère, Mme de Lavarande, son petit garçon.

— Et il pouvait être de retour ?

— S'il avait pris l'express de six heures, oui, puisque ce train arrive entre onze heures et onze heures et demie à la gare.

— Quelle heure était-il ?

— Minuit environ.

— Vous ne pouvez pas mieux préciser ?

— Non.

— Avez-vous insisté pour aller avec M. Chaniers dans son cabinet ?

— Non, car il paraissait très sûr que c'était M. de Sauves qui était là. J'ai moi-même, au bout d'un moment, partagé cette conviction.

— Comment cela ?

— A la porte de la rue, nous avons vu, à quelque distance, une voiture qui descendait, s'en revenait vers Paris. J'ai pensé qu'elle venait de déposer M. de Sauves devant l'usine, et j'ai hélé le cocher.

— L'avez-vous prise et avez-vous conservé son numéro ?

— Le bruit de la pluie et de l'orage a empêché le cocher d'entendre mon appel. Il a continué sa route sans me répondre.

— Avez-vous vu si le fiacre était de la compagnie des Petites-Voitures, ou jaune comme les Camille ?

— Il était foncé, mais je n'ai rien distingué autre chose.

— Et le lendemain, avez-vous su à quelle heure était arrivé M. de Sauves ?

— Je ne l'ai demandé.

— Et l'absence de M. Chaniers ne vous a-t-elle pas semblé extraordinaire ?

— On m'a d'abord dit qu'il était sorti, puis en voyage pour l'usine.

— Qui vous a raconté cela ?

— M. de Sauves. Et comme il avait l'air fort embarrassé en me faisant ces réponses, j'ai supposé que j'étais indiscret et je n'ai pas insisté.

— Comment était-il embarrassé, que voulez-vous dire ?

— Il me semblait que mes questions ennuyaient M. de Sauves, et dans ses réponses, il y avait sûrement des réticences et des arrières-pensées.

— Qu'en avez-vous conclu ?

— Que M. Chaniers était sans doute dans un endroit qu'on devait ignorer. Je dois avouer cependant que j'ai eu une mauvaise impression...

Le docteur se reprit, comme ayant peur d'être allé trop loin, et dit après une demi-minute d'hésitation :

— Une mauvaise impression... Non, c'est trop dire. J'ai été fort étonné quand, ayant conseillé à M. de Sauves de porter une plainte à la préfecture de police sur la disparition de son beau-frère, il m'a répondu : "Il n'est pas bon que la police mette le nez dans les affaires des gens."

M. de Courneuve eut un haut-le-corps à peine dissimulé.

— Oh ! oh ! fit-il sur deux tons différents. Et qu'avez-vous répondu ?

Le docteur Garniers fut subitement, très ennuyé de ce qu'il venait de dire.

Cependant, il devait donner l'explication qui lui était demandée.

— Que des honnêtes gens tels que les Chaniers et M. de Sauves ne devaient avoir rien à craindre de qui que ce soit, dit-il comme à regret.

— Merci de vos explications, docteur ; répondit M. de Courneuve.

— J'aurais besoin d'interroger Mme Chaniers, le pourrai-je ce soir ?

— Non, pas ce soir, elle est trop souffrante. Je vous demande d'attendre jusqu'à demain matin. Alors, nous verrons.

Le médecin parti, on introduisit la garde, Mme Nouvailles, que le juge avait envoyé chercher pendant l'interrogatoire de M. Garniers.

Elle paraissait dans un état d'agitation extraordinaire, et dit en entrant :

— Je viens de rencontrer le fourgon de la Morgue en bas du faubourg du Temple. Ça ma donné un coup tel qu'il m'a fallu entrer quelque part boire du vulnérable. Ah ! pauvre monsieur Chaniers !... Pauvre monsieur !... Quand je pense qu'il m'a quittée si heureuse d'avoir sa petite fille !... A quoi tient la vie !... Et ce gremlin qui le guettait !...

— Quel gremlin ? demanda M. de Courneuve qui cherchait un indice quelconque dans l'insupportable bavardage de la garde.

— Mais M. de Sauves, pardi !

Il tressaillit profondément, tandis que son visage aux lèvres sensuelles et souriantes devenait d'un rouge foncé.

C'était la première fois, en effet, que le soupçon né en lui, prenait corps, se formulait tout haut par un étranger.

Mais il se ressaisit vite.

Pour faire parler Mme Nouvailles, le plus sûr était de ne pas paraître attacher d'importance à ce qu'elle disait.

— On ne lance pas une si grave accusation sans preuves, dit-il sévèrement ; que savez-vous ?

— Elle se rengorgea.

— Je sais tout ! fit-elle avec le ton qu'elle avait entendu dans les drames de la Porte-Saint-Martin.

— Expliquez-vous.

— Pour lors, M. Chaniers, le cher homme, était fou de joie. Il voulait rester auprès de sa femme, à la veiller, ainsi que la petite. Mais M. Garniers lui dit : Avec une garde comme Mme Nouvailles, on ne fait pas de ces choses. Je lui confierais ma femme ou ma fille, c'est la première de Paris...

M. de Courneuve interrompit cet éloge très bien senti cependant.

— Je sais, dit-il sèchement. Ces détails sont inutiles, arrivons au fait.

— Pour lors, M. Chaniers, le cher homme, descendit avec le docteur. En le voyant s'en aller, j'ai eu le pressentiment qu'il ne reviendrait pas, car...

—Arrivez donc au fait, tout cela m'est égal. Après le départ de M. Chaniers, qu'avez-vous fait ?

—Je me suis installée auprès de ma chère malade.

—Et vous avez dormi ?

—Monsieur !... Jamais madame Nouvailles n'a sommeillé dans ses gardes, vous saurez cela.

—Bien, passons. Alors, vous avez entendu quelque chose ?

—Rien.

—Vu ?...

—Rien.

—Quoi, alors ?... Je n'ai pas le temps.

—Au matin, comme le jour naissait à peine, j'ai entendu un grand bruit dans le vestibule en bas. Un grand bruit, non, j'ai peut-être tort de parler ainsi, on causait vivement à voix basse. J'ai cherché à savoir ce que c'était.....

Elle elle s'interrompt et rougit :

—Que monsieur le juge ne me croit pas indiscrète pour cela, dit-elle tout-à-coup. Dans les maisons où j'exerce, je ne cherche jamais à rien voir ni rien entendre ; mais le docteur avait défendu les émotions à ma malade, et mon devoir était de les éviter.

—Allez toujours, dit M. de Courneuve que toutes ces digressions faisaient bouillir. Qu'avez-vous vu dans le vestibule ?

—M. de Sauves. Mais dans quel état, grand Dieu !... fait comme un voleur, sans chapeau, les vêtements déchirés et souillés de boue, les yeux hagards, les cheveux tout droits sur la tête.

—Allons donc ! N'exagérez-vous pas ?...

Elle leva les deux mains au ciel.

—Peut-on dire ? fit-elle. Même que j'ai pensé : En voilà un qui vient de faire un mauvais coup, pour sûr..

—Avec qui causait M. de Sauves dans le vestibule ?

—Avec Mlle Suzanne, la femme de chambre.

—Que disaient-ils ?

—M. de Sauves demandait des nouvelles de sa sœur. La jeune fille aussitôt après lui avoir répondu n'a pu s'empêcher de lui faire des questions sur l'émotion extraordinaire dans laquelle il était.

—Cette émotion est-elle bien exacte ?

—Pourquoi monsieur le juge doute-t-il toujours de moi ? M. de Sauves était si effaré, si bouleversé qu'il est tombé assis sur une chaise du vestibule, il ne pouvait plus prononcer une parole, même au bout de quelques instants, il a éclaté en sanglots, et Mlle Suzanne lui a dit : " Mais d'où vient cette émotion chez vous, toujours si fort ? "

—Qu'à répondu M. de Sauves ?

—Rien de raisonnable ; ceci, ou à peu près : J'aime tant ma sœur ! Alors comme la femme de chambre s'étonnait de le voir couvert de boue des pieds à la tête, avec les vêtements déchirés et sans chapeau, il a donné des explications invraisemblables, il a dit qu'il était tombé dans les décombres d'une maison en construction.

—Et vous, qu'avez-vous pensé ?

—Qu'il s'était battu sous l'averse avec un individu quelconque. Il était comme une personne qui en luttant est tombée par terre.

Et comme le visage de M. de Courneuve demeurait très froid, ainsi que quelqu'un qui n'ajoute qu'une très médiocre créance à ce qui lui est dit, Mme Nouvailles continua :

—Si monsieur le juge ne me croit pas, qu'il interroge Mlle Suzanne en ma présence.

—Pas ce soir, répondit M. de Courneuve, je n'ai pas le temps. Ce sera pour demain matin.

—Savez-vous autre chose ?

—Oui, un jour, mademoiselle Suzanne a fait une scène à M. de Sauves parce qu'il ne prévenait pas la police de la disparition de son beau-frère. M. de Sauves a paru très contrarié, et il a prié la femme de chambre de ne pas se mêler de ce qui ne la regardait pas.

On fit signer à Mme Nouvailles sa déposition, et il fut convenu qu'elle l'achèverait le lendemain ou les jours suivants.

Il était fort tard. M. de Courneuve devait se retirer, il était du reste fixé.

A moins d'explications catégoriques de la part de M. de Sauves, le juge le considérait d'ores et déjà comme l'assassin de M. Chaniers.

III.—L'ARRESTATION

M. Marais attendait M. de Courneuve.

—Votre opinion est-elle faite, monsieur le juge ? demanda le chef de la sûreté.

—Oui, répondit le magistrat. Jusqu'à preuve du contraire, M. de Sauves, pour moi, a assassiné son beau-frère. Celui-ci, le contrecarrait, c'est évident. M. de Sauves était-il ambitieux d'argent ? Ou bien, despote, ne voulant subir le joug de personne ?... Ou bien passionné pour son invention, et le refus absolu d'essayer la nouvelle machine inventée par Gages l'a-t-il poussé à une résolution extrême ?... Tout cela est possible. Mais nous ne le saurons que lorsque M. de Sauves sera en notre pouvoir. Je vous prie donc de rechercher exactement où il est, le plus tôt possible, et de le faire cueillir par vos agents.

—Bien, monsieur le juge, vous serez obéi.

Un instant de silence se fit entre les deux hommes.

Tout à coup, M. Marais dit :

—Tout ce que j'ai appris de mon côté parmi les ouvriers, dans la foule, dans le quartier, est contre M. de Sauves, et cependant je ne puis croire cet homme coupable.

—Pourquoi ?

—Je vous l'ai déjà dit, M. de Sauves a le regard le plus droit, la physionomie la plus honnête qui se puissent rencontrer : il me répugne infiniment de le considérer comme un assassin.

—Les hommes les plus honnêtes ne sont pas toujours maîtres de leurs passions, dit M. de Courneuve. On peut-être d'une loyauté et d'une intégrité parfaites, et céder à un moment de colère plus fort que sa volonté.

—Alors, M. de Sauves racontera tout ce qui lui est arrivé, sans mentir.

—Nous le verrons bien. Dans tous les cas, si M. de Sauves n'est pas le coupable, qui le serait ?

—Je ne le sais pas. Un vulgaire voleur peut-être, qui se sera introduit dans le cabinet pour fracturer la caisse.

—On en aurait trouvé trace. Et M. de Sauves n'aurait point hésité à parler de l'argent disparu. Car le voleur, une fois M. Chaniers assassiné, a eu tout le loisir de faire son coup. Or, il n'a manqué aucune somme à la caisse, le caissier vous l'a dit.

—Vous a-t-on parlé d'Eugène Gages, l'ouvrier de prédilection de M. de Sauves, monsieur le juge ?

—Oui, et j'ai même eu quelques soupçons sur lui.

—Moi aussi.

—Mais les explications du caissier ont eu vite raison de ma méfiance. Gages a dû s'engager pour mettre en nourrice la petite qui lui est née. S'il eût volé M. Chaniers, il n'eût pas eu besoin d'en arriver là.

—On assassine pour voler autre chose que l'argent.

—Quoi donc ?

—L'invention.

—Il n'avait besoin de tuer personne pour la connaître, puisque depuis les premiers jours il avait été mêlé à tous ses développements.

—C'est vrai. Mais voulez-vous me permettre tout de même de voir de près l'individu, et de savoir s'il s'est bien réellement rendu en Amérique ; si à l'arrivée il travaille comme simple ouvrier pour la maison qui l'a embauché ou s'il fait autre chose ?

—Certainement, faites ce que vous voudrez, plus il y aura de lumière, plus content je serai.

Le lendemain, tandis que M. de Courneuve continuait son enquête, M. Marais télégraphiait de tous les côtés afin de savoir où était Pierre de Sauves.

Avec son idée que Pierre, un honnête homme, ne devait pas mentir, il s'adressa tout droit à Lille.

M. de Sauves venait d'en partir et on le croyait à Calais.

M. Marais eut un haut-le-corps quand lui fut remise la dépêche lui annonçant cela.

—A Calais ! M. de Sauves songeait-il donc à s'enfuir, et les soupçons de M. de Courneuve seraient-ils justifiés ?

Précisément, le chef de la sûreté avait à Calais un de ses meilleurs agents, lequel surveillait le dé-

part des paquebots, où les auteurs d'un vol considérable devaient, croyait-on, s'embarquer.

Il lui envoya aussitôt ses ordres.

—Surveiller M. de Sauves. Epier pas et démarches. Essayer connaître ses intentions. S'il part pour l'Angleterre, l'arrêter, mais sur paquebot seulement ; très important."

Pierre de Sauves avait quitté Adèle atrocement préoccupé.

Il commençait à ne pas trouver naturel l'absence prolongée et surtout le mutisme de Georges.

La Tigresse n'était pas revenue à Paris, c'était vrai, mais l'aberration de Georges pouvait-elle durer aussi longtemps ?

Était-il plausible qu'il ne se soit informé auprès de personne de ce que devenaient sa femme, sa fille, son industrie ?

Mais alors si Georges n'était pas avec Jeanne Descours, où pouvait-il se trouver ?

Et Pierre, en ne prévenant pas la police, n'avait-il pas fait fausse route, n'avait-il pas commis une faute peut-être irréparable ?

Et au-dessus de tout cela, le visage désespéré de sa sœur adorée, lui revenait. Il la revoyait pâle, désolée, inconsolable dans ses voiles de veuve.

Et oui, elle devait être veuve, la malheureuse Adèle, Georges sans doute attiré dans quelque piège y avait laissé sa vie....

Ces nouvelles idées hantèrent Pierre tout le temps que dura son voyage de Paris à Lille.

Un immense attendrissement avait succédé chez lui à la colère qui l'agitait naguère contre Chaniers.

Il se souvenait maintenant de la grande affection qui les avait unis ; de ce caractère gai, expansif, aimable, tout en dehors, un peu taquin, mais si droit et si bon.

Était-il possible que ce garçon si plein de santé, de force, d'intelligence, si heureux de vivre soit disparu pour toujours emporté par l'implacable faucheuse qui s'appelle la mort ?

Vraiment, ils étaient trop malheureux, sa sœur et lui.

On les eût dit désignés par quelque implacable fatalité qui éloignait constamment d'eux le bonheur et marquait d'une croix rouge le seuil de leur demeure, de cette demeure cependant au foyer si honnête et si paisible.

Lui, il avait été le premier à voir partir la campagne de sa vie, à connaître l'isolement et le deuil d'une existence à jamais brisée.

Maintenant, c'était Adèle si tendre, si affectueuse qui se voyait éternellement seule et malheureuse.

A Lille, il fut atrocement préoccupé de ces idées douloureuses.

Ses affaires furent brillantes.

Il passa avec la maison la plus importante de la ville un traité avantageux qui assurait à l'usine un travail considérable et de beaux bénéfices.

Mais son esprit était ailleurs.

Et si évidente était sa préoccupation que les chefs de la maison, MM. Seger et Gaudot, s'en aperçurent et s'en étonnèrent.

Rentré à l'hôtel où il était descendu, un Anglais avec lequel il avait déjà fait le voyage de Paris à Lille, lui dit :

—Pardonnez-moi, n'êtes-vous pas le représentant de la maison Chaniers de Paris ?

—Oui, monsieur, pourquoi ?

—Vous devriez aller en Angleterre où vos produits seraient acceptés avec enthousiasme surtout par les MM. John Curie, dans Piccadilly street, et Donald Henderson, Regent street, 14.

—Comment me donnez-vous ce conseil ?

—Je crois vous avoir vu à Paris à la dernière Exposition des produits industriels ; votre invention m'a paru devoir supprimer une grande partie de la main-d'œuvre dans le meuble riche. Je vous demanderai, si vous réunissez en Angleterre, une association pour l'Amérique du Nord où j'ai l'intention de fonder une maison.

—Je veux bien, monsieur, répondit Pierre. C'est une idée qui mérite qu'on l'étudie. Où vous reverrai-je ?

—Je vais partir moi-même pour New-York dans peu de jours, mais voici ma carte.